
Écrire le développement

- 2 Littérature et développement :
des concepts aux œuvres littéraires**
Bernard MOURALIS
- 8 Éditer des livres sur le développement :
un déplacement salutaire du Nord vers le Sud**
Michel SAUQUET
- 14 Mais où sont passées les masses paysannes ?**
Yves CHEMLA
- 22 La détérioration des « termes de la chance » :
échange inégal et littérature**
Isabelle METTE
- 31 Derrière les « vitrines du progrès »**
Xavier GARNIERA
- 37 Lecture et culture : des « armes » du développement.
Entretien avec Alpha Oumar Konaré**
Propos recueillis par Dominique MONDOLONI

Littérature et développement : des concepts aux œuvres littéraires

Bernard Mouralis

Littérature et développement ne sont pas des termes antinomiques. En se proposant d'élucider la réalité, coloniale hier, postcoloniale aujourd'hui, la littérature africaine produit de façon plus ou moins explicite un discours sur le développement. Comment, en effet, l'écrivain pourrait-il ne pas s'interroger sur l'expérience, parfois tragique, que vivent au quotidien tant de populations démunies et dont il est souvent le témoin proche ? C'est à cette question que l'on tentera de répondre à partir de quelques textes emblématiques – ceux de Sembène Ousmane, Mongo Beti et Fatou Diome –, en montrant que le discours sur le développement a une double dimension, dans la mesure où il implique une option esthétique et une certaine conception de la fonction sociale de la littérature.

Progrès, État, révolution

L'articulation entre réalisme et appel au changement politique marque largement la production littéraire africaine. Sembène Ousmane, notamment, illustre une attitude qui vise à cerner la question du développement à travers une thématique de la révolution. Sa vision demeure fortement marquée par l'adhésion au principe selon lequel cette évolution vers le progrès s'opérera dans le cadre de l'État nouveau qui doit succéder à l'État colonial.

Dans **Ô pays, mon beau peuple !**, Sembène Ousmane retrace le combat d'Oumar Faye, jeune Casamançais marié à une Européenne, Isabelle, qui souhaite créer dans son pays une activité agricole moderne. Le roman, dont l'action se situe au tout début des années 50, met l'accent sur le rôle de la paysannerie et insiste sur les obstacles qui s'opposent au développement. Oumar Faye qui,

**L'État nouveau
qui doit
succéder à
l'État colonial.**

1. Sembène Ousmane, **Ô pays, mon beau peuple !**, Paris, Presses Pocket, 1975. Première édition : Amiot-Dumont, 1957.

en raison de ses origines sociales, aurait dû rester pêcheur opère une transgression en décidant de devenir cultivateur et en bâtissant la « Palmeraie ». Parallèlement, il se heurte aux Européens qui détiennent le monopole pour l'achat de la production agricole aux paysans et pour la vente à ces derniers des semences et des produits manufacturés achetés avec l'argent de la récolte. Néanmoins, le romancier semble hésiter sur le rôle que joue Oumar Faye, dans la mesure où l'entreprise réalisée à la « Palmeraie » est présentée dans un même passage tantôt comme une « *ferme modèle dont tous profiteront* »², tantôt comme une « *coopérative agricole avec un bureau de vente qui sera responsable devant les cultivateurs et qui soutiendra leurs intérêts. Il ne faut pas que le prix du quintal nous soit imposé, il faut que nous puissions le débattre.* »³ Par ailleurs, son action n'est pas tellement fondée sur une réelle motivation des paysans ; il faut attendre son assassinat par le lobby des traitants pour que l'on voie se produire dans le peuple une intériorisation des exigences d'Oumar : « *Les bras criminels s'étaient leurrés. [...] Oumar n'était plus, mais son "Beau peuple" le chantait toujours.* »⁴

Ces incertitudes n'ont d'ailleurs pas échappé à Sembène Ousmane qui a perçu dans ce roman, qui rappelle l'entreprise de Manuel dans **Gouverneurs de la rosée**⁵ de l'écrivain haïtien Jacques Roumain, les limites d'une vision qui articule le changement social sur le sacrifice du Héros. C'est en ce sens que l'on peut lire en particulier **Les Bouts de bois de Dieu**⁶. Dans le récit de cette grève menée en 1946-1947 par les ouvriers du chemin de fer de la ligne de Dakar à Bamako, nous voyons en particulier comment les cheminots se définissent désormais à partir de leur place dans les rapports de production et dans leur relation à la « machine ».

Ces ouvriers africains prennent dès lors conscience du rôle qu'ils peuvent jouer comme acteurs de leur propre histoire : « *Leur communion avec la machine était profonde et forte, plus forte que les barrières qui les séparaient de leurs employeurs, plus forte que cet obstacle jusqu'alors infranchissable : la couleur de leur peau.* »⁷ La perspective développée ici va ainsi à l'encontre de la logique qui marquait **Ô pays, mon beau peuple !** dans la mesure où Sembène Ousmane tente cette fois d'écrire un roman sans héros et cette option se trouve renforcée par le caractère polyphonique d'un récit dont l'action se déroule simultanément à Dakar, Rufisque, Thiès, Bamako, etc. L'assassinat d'Oumar Faye illustre une logique christique en montrant que la mort du héros allait être le moteur du changement social. Mais cette mort d'Oumar Faye peut apparaître maintenant, sur le plan esthétique, comme la volonté manifestée par Sembène Ousmane de tourner le dos à un certain type de roman fondé sur le rôle déterminant d'un héros.

**Les limites
d'une vision qui
articule le
changement
social sur le
sacrifice du
Héros.**

2. *Ibidem* p. 175.

3. *Ibid.*, p. 175.

4. *Ibid.*, p. 187.

5. Jacques Roumain, **Gouverneurs de la rosée**, Paris, Le Temps des cerises, 2000. Première édition : Imprimerie de l'État (Port-au-Prince), 1944.

6. Sembène Ousmane, **Les Bouts de bois de Dieu**, Paris, Pocket, 2002. Première édition : Le Livre contemporain, 1960.

7. *Op. cit.* **Ô pays, mon beau peuple !** pp. 127-128.

Sous les soleils de la « mondialisation »

Les auteurs africains des années 90 ont vu l'échec des politiques des États nés des indépendances. Et, s'ils n'abandonnent pas nécessairement une aspiration au progrès, ils se trouvent désormais contraints de la penser et de l'exprimer dans un tout autre contexte. En effet, la fin de la guerre froide, avec l'effondrement de l'Union soviétique, le développement des politiques libérales dans le domaine économique et l'entrée dans la « mondialisation » ont affaibli et, dans certains cas même, détruit les États africains mis en place au moment des indépendances. En particulier, ceux-ci se sont trouvés en quelques années privés des ressources qui leur permettaient d'assurer sous une forme clientéliste une redistribution des richesses en argent et en emplois, notamment dans la fonction publique et dans les entreprises nationalisées⁸, et de conserver ainsi une certaine légitimité.

C'est à cette situation nouvelle que se sont trouvés confrontés les écrivains africains. Une situation souvent dramatique, marquée par les guerres, les génocides, les exodes de réfugiés. Et, en tout état de cause, difficile à décrypter. Comment par exemple interpréter le rôle croissant joué par les « organisations non gouvernementales » qui assurent les fonctions qui étaient naguère encore celles des États ? Quel sens revêt la pression que les pays riches et les grands organismes internationaux exercent sur les États africains pour que ceux-ci adoptent des principes de « bonne gouvernance » ou libéralisent des secteurs comme la santé ou l'enseignement ?

Au tournant des années 90, de nombreux écrivains ont senti la nécessité de répondre à ce type de questionnement. On le voit en particulier dans les dernières œuvres de Mongo Beti. Ainsi, en décrivant dans **L'Histoire du fou**⁹ la succession des différents présidents, le romancier montre comment le changement « démocratique » s'inscrit encore dans une continuité faite de dépendance par rapport à l'ancienne métropole et aux organismes financiers internationaux. Mais la critique n'épargne pas le peuple et l'écrivain dénonce en particulier cette sorte de mauvaise foi consistant à penser que la violence est nécessairement du côté du pouvoir, comme aurait tendance à le croire la presse qui désormais échappe au contrôle du gouvernement.

L'essai paru l'année précédente, **La France contre l'Afrique**¹⁰, tout en accordant une large place au rôle de l'ancienne puissance coloniale, insiste également sur cette question de la responsabilité et met en lumière ce que l'on pourrait appeler l'absence de professionnalisme à tous les niveaux et qui caractérise aussi bien le système politique que l'activité économique ou culturelle¹¹.

Une situation souvent dramatique marquée par les guerres, les génocides, les exodes de réfugiés.

Cette mauvaise foi consistant à penser que la violence est nécessairement du côté du pouvoir.

8. Voir en particulier les analyses d'Achille Mbembe, dans **De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine**, Paris, Karthala, 2000.

9. Mongo Beti, **L'Histoire du fou**, Paris, Julliard, 1994.

10. Mongo Beti, **La France contre l'Afrique, retour au Cameroun**, Paris, La découverte, 1993.

11. Sur cette question de la responsabilité, voir en particulier l'ouvrage d'Axelle Kabou, **Et si l'Afrique refusait le développement ?**, Paris, L'Harmattan, 1994.

De même, dans **Trop de soleil tue l'amour**, Zam, le patron du journal fait une chasse impitoyable aux incorrections car, selon lui, on ne doit jamais accepter le « laxisme » : « *Il faut sanctionner ces gars, ils n'avaient qu'à regarder dans leur dictionnaire s'ils en ont un, c'est quand même très simple. Ça ne peut pas continuer. Sinon, on fait la même chose que le pouvoir qui ne sanctionne jamais les siens. Et nous le lui reprochons à juste titre. Alors allons-nous aussi sombrer dans cette culture de l'impunité ? C'est ce cancer qui ronge nos sociétés et nous paralyse.* »¹²

Comme on le voit, Mongo Beti propose une interprétation en montrant que le processus de « démocratisation » est bien souvent le nouvel habit dont se revêtent les anciens pouvoirs pour conserver les avantages qu'ils détenaient jusqu'alors ou, si l'on préfère, le prix qu'ils doivent acquitter pour se maintenir, compte tenu des exigences de « bonne gouvernance ». Parallèlement, il souligne la liaison existant entre développement des politiques de libéralisme économique et processus démocratique. De la sorte, il invite à penser que la « démocratisation » est peut-être le stade suprême de l'impérialisme. Néanmoins, le point de vue de Mongo Beti n'est pas à proprement parler pessimiste. Nous voyons en particulier qu'il place son espoir dans l'émergence d'une résistance citoyenne qui, à ses yeux, doit d'abord se manifester à travers une volonté d'améliorer les rapports sociaux et d'accomplir des tâches utiles à tous. Cette logique est, à cet égard, sensiblement différente de celle qu'envisageait Sembène Ousmane.

Le processus de «démocratisation» est souvent le nouvel habit dont se revêtent les anciens pouvoirs.

L'émergence d'une résistance citoyenne.

L'Occident regardé en face

Les multiples travaux consacrés au développement insistent depuis longtemps sur la nécessité d'ouvrir les pays africains au marché mondial et de restreindre le rôle de l'État. Cette orientation se heurte à une réalité souvent occultée : le désir de nombreux Africains de quitter leurs pays pour gagner l'Occident où ils pensent pouvoir échapper à une condition sans avenir. La littérature de fiction se fait largement l'écho de ce phénomène. Et cela, sous une double forme : d'un côté, en décrivant la réalité, généralement pleine de déconvenues, du séjour en Europe de tel ou tel personnage ; de l'autre, en faisant apparaître chez ceux qui ne sont pas encore partis la vision prometteuse qu'ils ont de l'Europe.

Ce que dit à ce sujet la littérature et que ne semblent pas voir les travaux spécialisés, c'est à quel point ce rêve se nourrit des prescriptions et des réalisations voulues par ceux-ci. Fatou Diome, dans **Le Ventre de l'Atlantique**, a montré avec acuité cette contradiction. Ce roman met en scène deux personnages principaux : la narratrice, écrivaine vivant à Strasbourg, et Madické, son jeune frère qui habite dans un village d'une petite île du Sine Saloum, au

12. Mongo Beti, **Trop de soleil tue l'amour**, Paris, Julliard, 1999, p. 142.

sud de Dakar. Passionné de football, le jeune garçon, comme tant de ses compatriotes, rêve d'être recruté un jour dans un club français. En attendant, il s'entraîne assidûment et suit à la télévision les grandes rencontres de la coupe d'Europe et de la coupe du monde. Mais le seul téléviseur du village ayant rendu l'âme, il n'a plus d'autre ressource que de se faire appeler par sa sœur, dans le « télécentre », après chaque match. Deux fils s'entrecroisent ainsi tout au long du roman, significatifs de la modernité à laquelle accède l'Afrique, mais symptomatiques d'une logique de dépendance et d'extraversion. Et cela, en dépit du contre-exemple de l'histoire de Moussa¹³, jeune villageois sélectionné pour un club français par un véritable marchand d'esclaves et dont l'instituteur, Ndétare, relate la tragique odyssee. D'autres aspects de cette extraversion sont évoqués par la narratrice à l'occasion de ses retours réguliers au pays, notamment le tourisme, dans une perspective proche de celle de Aminata Zaaria, dans **La Nuit est tombée sur Dakar**¹⁴.

Le roman contient aussi toute une réflexion sur le changement. Notamment à travers deux autres motifs principaux. Le premier est représenté par le personnage de Ndétare. Ses idées marxistes lui ont valu d'être exilé dans cette petite île, mais il n'a rien perdu de son enthousiasme et de sa foi – anachronique ? – dans l'éducation. Parallèlement, c'est lui qui anime l'équipe de foot locale avec un message simple qu'il cherche à faire passer auprès des jeunes : on peut aimer ce sport sans rêver d'un ailleurs fantasmatique. De son côté, la narratrice va mener tout un travail auprès de son frère en le conduisant à ouvrir, grâce au petit capital qu'elle a constitué, une boutique qui se développe rapidement¹⁵.

Microréalisation, développement par le bas ? Sans doute, mais il faut prendre garde aussi que derrière ces motifs, Fatou Diome entend mettre l'accent sur un certain nombre d'alternatives essentielles. En effet, il est vain d'attendre de la part de l'Occident une reconnaissance sportive puisque celui-ci opérera toujours « *un hold-up sur les victoires sénégalaises* »¹⁶. De même, il faut savoir prendre la mesure de la dépendance notamment financière que crée cette fameuse entrée dans la modernité : « *00221... ce n'est pas un numéro, c'est la partie de ma gorge où France Telecom pose la lame impitoyable de son couteau.* »¹⁷ Ou encore : « *Mauvaise surprise ! L'écran réclamait 22,83 euros. [...] Non contents d'avoir fait de nous leur clientèle captive, ils nous manipulent par écran interposé et prélèvent leur tribut dans nos bourses via Internet.* »¹⁸

La façon dont les écrivains africains pensent aujourd'hui le développement s'opère dans un tout autre contexte que celui des

Une logique de dépendance et d'extraversion.

Mettre l'accent sur un certain nombre d'alternatives essentielles.

13. Fatou Diome, **Le Ventre de l'Atlantique**, Paris, Anne Carrière, 2003, p. 109 et sq.

14. Aminata Zaaria, **La Nuit est tombée sur Dakar**, Paris, Grasset, 2004.

15. Op. cit. **Le Ventre de l'Atlantique**, p. 292. Cet épisode pourrait être rapproché de la réflexion que mène Patrick Chamoiseau dans **Chronique des sept misères** (Paris, Gallimard, 1986) lorsqu'il retrace le combat inégal entre marché et super marché, ainsi que l'entreprise créée par Pipi, « expert végétal, artiste agricole », qui tente de faire revivre le marché traditionnel (pp. 117 et 172-179).

16. *Ibidem* p. 281.

17. *Ibid.* p. 43.

18. *Ibid.* p. 246.

années 60. Leur regard n'est pas moins aigu et, en particulier, on observe chez eux une grande capacité à se distancier par rapport aux discours tenus par les spécialistes sur le développement, et souvent sur un ton corrosif. Certes, le style qui marquait la littérature engagée d'autrefois n'est plus de mise, mais la volonté de prendre position sur un certain nombre d'enjeux du monde d'aujourd'hui demeure intacte chez la plupart d'entre eux. Leur voix mérite d'être écoutée, notamment parce qu'ils continuent de parler de quelque chose dont l'Occident a quelquefois honte, au nom d'un certain politiquement correct : le progrès. Et, à ce sujet, ils posent une question fondamentale : le progrès peut-il s'opérer sans État ?

Bernard MOURALIS

**Une grande
capacité à se
distancier par
rapport aux
discours tenus
par les
spécialistes.**

Éditer des livres sur le développement : un déplacement salutaire du Nord vers le Sud

Michel Sauquet

Les Cassandres qui prédisent le dépérissement de la lecture, les afro-pessimistes qui doutent de l'avenir de l'écrit au sud de la Méditerranée, les apeurés des effets de la mondialisation n'ont pas toujours forcément tort. Mais ils auraient intérêt à suivre de près les multiples initiatives qui, en Afrique, en Asie, en Amérique latine, témoignent du dynamisme et du courage d'un nombre croissant d'éditeurs indépendants. Dans le domaine thématique du développement, l'élaboration intellectuelle et la production éditoriale sont de moins en moins le monopole du Nord. Partout où des éditeurs s'associent, mettent en commun leurs moyens et leur inventivité, leurs maisons peuvent tenir tête aux grands groupes de communication et continuer à diffuser une pensée indépendante sur les questions liées au développement, aux relations internationales, à la globalisation. Le cas de l'Afrique subsaharienne est éloquent à cet égard.

Un mot ressuscité

Parmi les mots qui ont été les plus chahutés au cours des dernières décennies entre les hauts et les creux de vague et de vogue du vocabulaire des médias et de la littérature de sciences humaines, « développement » n'est pas le moindre. Très en faveur dans les années 60 et les années 70 – au début desquelles le journal *Le Monde*, parlant des coopérants, titrait sur les « *nouveaux prêtres du développement* » – le mot a été mis de côté par les universitaires, les auteurs et les éditeurs au cours des années 80. Il était alors supposé n'être utilisé que par des gens qui n'avaient compris que très incomplètement l'évolution du monde, jusqu'à ce que

l'adjonction magique d'un adjectif lui rende, il y a quelques années, ses lettres de noblesse : le développement, oui, à condition qu'il soit « durable ». Ceci ne change d'ailleurs pas forcément la notion de manière fondamentale : l'idée de développement suppose toujours une maîtrise des phénomènes et des mutations économiques, écologiques et sociales par les populations concernées, et l'on imagine mal que celles-ci prennent en main leur destin sans se préoccuper de la reproductibilité dudit développement. Disons que l'ajout de l'adjectif « durable » a cette vertu d'insister sur un principe important : pas de développement pour le développement, pas de développement à tout prix.

En France au moins, cette évolution a été accompagnée d'un notable regain de motivation de la part des étudiants dans les universités et les grandes écoles. Formant d'ailleurs un nombre d'étudiants très supérieur à l'offre de travail dans ce domaine, les maîtrises, masters, DESS ou DEA orientés vers le développement et la coopération Nord-Sud se comptent aujourd'hui par dizaines¹. Les militants tiers-mondistes des trente glorieuses étaient le plus souvent pris pour de doux rêveurs et les ONG naissantes n'étaient pas toujours prises au sérieux ; ce n'est plus le cas. Quelles qu'en soient les raisons (efficacité de la politique de communication des « *French doctors* », rôle grandissant de la société civile dans le contexte actuel de la mondialisation), il faut reconnaître que l'humanitaire a la cote et que les métiers de la coopération et de la solidarité jouissent aujourd'hui d'un prestige qu'ils n'ont peut-être jamais eu auparavant.

D'où une certaine vitalité, dans la production éditoriale française actuelle, de la littérature relative au développement et aux stratégies des pays du Sud dans le nouveau jeu mondial. Ceci est vrai dans les maisons d'édition spécialisées sur ces thématiques : L'Harmattan et ses quelque 1 600 titres annuellement produits, Karthala, Présence Africaine, Gret, et, dans une moindre mesure, Economica, Syllepse, De Boeck, Eska, Éditions Charles Léopold Mayer, Maisonneuve et Larose, etc. Mais c'est également vrai dans des maisons beaucoup plus généralistes comme Le Seuil, La Découverte, Fayard, Mille et une nuits, les Presses Universitaires de France, Calmann-Lévy, etc. Les analyses ont certes notablement évolué : le développement ne peut plus être traité sous le seul aspect « micro » des réalisations locales. La mise en perspective avec les facteurs économiques, écologiques et géostratégiques mondiaux qui conditionnent le développement de manière croissante est heureusement de plus en plus courante. On peut de moins en moins parler développement sans parler gouvernance, articulation des échelles, rencontre des cultures, commerce international, réforme des mécanismes de régulation mondiale...

Le développement, oui, à condition qu'il soit « durable ».

Il faut reconnaître que l'humanitaire a la cote.

Une certaine vitalité de la littérature relative au développement.

1. Il y a au moins une quinzaine de DESS, sinon beaucoup plus, dans les universités de Paris X, Paris I-lesdeux, Paris I-Sorbonne, Paris XII, Aix-en-Provence, Clermont-Ferrand, Genève, Grenoble, Louvain, en Belgique, Lyon II, Bordeaux II. On trouve aussi des maîtrises de développement, notamment à Aix-Marseille, Metz, Paris VII, des DEA à Paris I et à Paris II et des masters à Sciences-Po Paris.

Vers un rééquilibrage géographique

Mais la réflexion, la production intellectuelle, la formation sur le développement ne sont plus, de loin, le monopole des pays du Nord. Le concept est largement redéfini au Sud, théorisé d'une manière renouvelée. Des lieux d'élaboration intellectuelle se développent un peu partout, par exemple en Afrique avec des centres comme le Codesria² de Dakar, en Asie du Sud-Est avec des associations de chercheurs comme l'Adipa³ de Kuala Lumpur, au Maghreb avec des réseaux comme Aicardes⁴, basé à Tunis, en Amérique latine avec des centres dont le rayonnement est de plus en plus important, comme le Clasco⁵ de Buenos Aires ou le Centre Bartomé de Las Casas de Cuzco...

La matière éditoriale sur le développement n'est donc nullement produite dans les seuls pays du Nord. Le fait n'est pas nouveau ; ce qui l'est davantage, c'est que les structures éditoriales au Sud, malgré toutes les difficultés économiques qui les frappent, sont aujourd'hui à même d'absorber une partie de la production intellectuelle des ressortissants des pays où elles sont installées. Le cas de l'Afrique francophone est particulièrement éloquent à cet égard, car l'activité éditoriale y a toujours été plus difficile que dans bien d'autres pays du tiers-monde. Difficulté dans la prise de décision purement africaine – beaucoup de maisons apparemment locales sont en fait des filiales des grands groupes français, tant en ce qui concerne le scolaire que les sciences humaines ou la littérature de fiction –, difficulté dans les relations avec les auteurs, qui préfèrent encore souvent publier en France, fût-ce dans des maisons d'édition très peu performantes en termes de diffusion, ayant beaucoup de mal à acheminer les livres en Afrique ! Mais au Cameroun, en Guinée, au Bénin, au Mali, au Burkina Faso et dans bien d'autres pays, plusieurs éditeurs purement africains, indépendants, parviennent à garder la tête hors de l'eau et même à se développer dans ce contexte difficile.

Le concept est largement redéfini au Sud, théorisé d'une manière renouvelée.

Initiatives fédératrices et cyber-échanges

Ils ne peuvent le faire qu'en mettant en place des dispositifs et des réseaux leur permettant de mutualiser leurs efforts et de réduire leurs coûts. Par exemple, une association panafricaine basée au Bénin, Afrilivres, permet à 54 éditeurs africains de faire connaître au Nord et au Sud leur production éditoriale grâce à un cyber-catalogue⁶ de 1 300 titres ouvert en 2002, consultable partout dans le monde.

Mutualiser les efforts et réduire les coûts.

2. Conseil pour le développement de la recherche sociale en Afrique.

3. Association of Development Research and Training Institutes of Asia and the Pacific.

4. Association of Arab Research Institutes and Centres for Economic and Social Development.

5. Conseil Latino-Américain pour les Sciences sociales.

6. www.afrilivres.com

Autre exemple : cinq éditeurs d'Afrique subsaharienne, deux éditeurs maghrébins et cinq éditeurs d'Europe et du Canada se sont associés il y a deux ans pour produire ensemble une collection, « Enjeux Planète », qui traite de différents thèmes sur les défis de la mondialisation (ressources naturelles, aide au développement, rapports Nord-Sud, etc.). Les coûts de production de ces livres, imprimés pour compte commun en Tunisie, sont répartis de manière solidaire entre les éditeurs de telle sorte que les maisons africaines puissent vendre leurs livres nettement meilleur marché que les maisons européennes : du fait de cette solidarité commerciale, un livre vendu par exemple 15 euros en France sera disponible à 8 euros au Maroc et à 5 euros au Cameroun.

Parmi les signes encourageants qui accompagnent la diffusion de ce type de collection ou d'autres opérations éditoriales du même type, il en est un qui ne trompe pas : les maisons d'édition partenaires, souvent de petite taille et de renommée seulement naissante, reçoivent de plus en plus de manuscrits d'auteurs africains dont beaucoup ont compris que ce n'était pas déchoir que de publier chez eux et non en France. Les éditions africaines sont ainsi légitimées davantage que par le passé non seulement aux yeux du public de lecteurs mais aussi aux yeux des auteurs.

Ces opérations et bien d'autres sont menées dans le cadre d'une alliance originale de professionnels : l'Alliance des éditeurs indépendants pour une autre mondialisation. Créée en 2002, cette structure anime un réseau international de soixante éditeurs des cinq continents regroupés en réseaux linguistiques : francophone, mais aussi anglophone, arabophone, sinophone, persanophone, lusophone, hispanophone...⁷

Leurs catalogues ne sont pas orientés vers le seul développement mais ils lui réservent une place très importante et témoignent d'un certain rééquilibrage de la géographie des supports écrits dans le monde. Et de l'origine de la production intellectuelle sur le développement. Leurs auteurs ont pour nom Joseph Ki-Zerbo, Vandana Shiva, Oswaldo de Rivero..., leurs débouchés ne se cantonnent plus aux librairies, au demeurant de moins en moins nombreuses dans beaucoup de pays du Sud, mais s'orientent vers des lieux de vente informels, des réseaux militants, des bibliothèques, des centres de formation...

D'autres réseaux facilitent ce travail, tel le réseau panafricain Apnet, créé il y a plus de dix ans pour promouvoir l'édition locale en Afrique⁸, qui met en lien les associations nationales d'éditeurs de presque tous les pays d'Afrique. Ce réseau joue en particulier un rôle important dans le rapprochement de l'édition africaine anglophone et de l'édition africaine francophone. On peut mentionner également

Les coûts de production de ces livres sont répartis de manière solidaire.

Les éditions africaines sont légitimées davantage que par le passé.

Un certain rééquilibrage de la géographie des supports écrits.

7. À Dakar, en décembre 2003, ces éditeurs se sont retrouvés pour échanger leurs idées, leur projets, leurs motivations, dans une belle diversité : trente-six pays étaient représentés aussi différents que la Chine, l'Iran, le Chili, l'Inde, les États-Unis, la Bulgarie, la Turquie, le Brésil... L'Afrique y était très fortement représentée : douze éditeurs d'Afrique francophone, trois d'Afrique lusophone, deux maghrébins, un soudanais, deux sud-africains, un égyptien... On trouvera sur le site le texte de la déclaration des éditeurs indépendants et solidaires élaborée à la suite de cette rencontre. www.alliance-editeurs.org
8. www.freewebs.com/africanpublishers

l'*African Books Collective*, basé à Oxford, mais créé au cours des années 80 par des éditeurs africains et qui rassemble 74 maisons africaines indépendantes dont il distribue les productions hors du continent⁹.

Tout ceci procède d'une stratégie de mutualisation vitale pour les éditeurs du Sud dans le contexte mondial actuel. Face à la politique de croissance des grands groupes d'édition, qui correspond à une logique implacable de concentration économique et qui fait que l'on considère de plus en plus le livre comme une simple marchandise, la coédition et la mise en commun d'outils de distribution représentent une réelle alternative. Elles favorisent le partage des tâches, l'échange de techniques et de compétences diverses et garantissent une sorte de sociabilité professionnelle nouvelle. Un espoir de taille pour une Afrique largement meurtrie, mais qui continue à penser, à écrire et à éditer. Et un mouvement que les structures d'aide publique au développement ne devraient pas suivre de manière trop timide : le livre a encore de beaux jours devant lui partout dans le monde y compris dans des continents trop vite catalogués comme « non-lecteurs ». Et c'est par lui que passe une partie importante des idées qui peuvent accélérer l'urgente mutation des pratiques et des politiques de développement.

**Une Afrique
meurtrie, mais
qui continue à
penser, à écrire
et à éditer.**

Michel SAUQUET

Directeur éditorial des Éditions Charles Léopold Mayer
et maître de conférences à Sciences-Po Paris

9. www.africanbookscollective.com

Note de lecture

ENDA GRAF Sahel

Une Afrique s'invente, recherches populaires et apprentissages de la démocratie

Paris, Karthala, 2001, 321 p.
(coll. Économie et développement)

25 €

Publié par une branche d'ENDA, organisation non gouvernementale (présidée par l'écrivain Cheikh Hamidou Kane) qui œuvre pour « *l'environnement et le développement dans le Tiers-Monde* », ce livre présente un bilan lucide des actions entreprises depuis 25 ans et s'offre comme un laboratoire d'idées. Se refusant à séparer théorie et pratique, l'équipe du Groupe de Recherche Action Formation en Afrique de l'Ouest (GRAF Sahel) expose la question du développement sous trois éclairages complémentaires : l'approche sociologique se manifeste dans la réflexion autocritique que cette ONG porte sur ses institutions, ses programmes et les succès ou les échecs de leur intégration aux sociétés africaines ; l'approche épistémologique s'avère salutaire pour comprendre comment différentes logiques intellectuelles sous-tendent la conception et la pratique du développement, lesquelles procèdent nécessairement de modèles culturels et s'appuient donc, implicitement, sur des modes particuliers de la relation à l'autre ; enfin, l'approche délibérément politique souligne combien la question du développement est inscrite au cœur même de rapports de pouvoir à l'intérieur des sociétés africaines, mais aussi entre ces dernières et les sociétés occidentales. C'est

en articulant constamment ces trois approches qu'ENDA GRAF opère un radical changement de perspective.

La première partie analyse « *les expériences qui font bouger une institution* » : « *les caisses d'épargne populaires du Grand Yoff* », « *l'ambition de sauver les terroirs autour de Thiès* », mais aussi « les conflits » générés – avec les paysans, par l'imposition de solutions extérieures ; entre les ONG, par la concurrence des principes et méthodologies – qui contribuèrent à rompre avec la « *conception dominante* ». Le développement ne se fait plus selon une « *logique messianique* » (où l'on est le sauveur), ni selon une « *logique de transfert* » (où l'on apporte le savoir) ou « *de projet* » (où l'on planifie un objectif), mais il se pratique désormais selon une « *logique de forum ouvert* », une « *logique d'échange et de décroïsonnement* » (où l'on partage les savoirs, où l'on expérimente conjointement plusieurs chantiers) et dans une « *démarche cumulative* » où le processus et le cheminement, parce qu'ils sont (et reposent sur) des « *expériences de vie* », importent évidemment plus que des « *résultats* » certes quantifiables, mais profondément abstraits. Sur le constat que « *les situations techniques sont d'abord des situations sociales* », la deuxième partie se centre sur « *les personnes et les groupes en recherche* ». Identités et savoirs sont toujours plus complexes que les « *catégories* » ou « *la science* » : on n'a pas affaire uniquement à des « *jeunes* », des « *femmes* », mais à des individus intégrés à de multiples réseaux sociaux ; les paysans, formés par la pratique, sont davantage des « *polytechniciens* » que les experts légitimés par des

diplômes. Le gain est donc double lorsque l'on privilégie l'horizontalité et l'interaction : on renforce l'autonomie plutôt que la dépendance et tous les acteurs deviennent des chercheurs, d'où la notion de « *recherches populaires* ». À partir de ces enseignements, la troisième partie entreprend de redéfinir les concepts de « *développement* », de « *pauvreté* », trop souvent (et exclusivement) interprétés en termes économiques : par-delà la capacité de consommer autant que l'Occident, il y a la possibilité de vivre en synergie avec son milieu, en équilibre avec son environnement ; si la pauvreté caractérise une pénurie matérielle, elle peut servir à désigner, ailleurs, la parcimonie des relations ou des solidarités sociales, voire l'indigence culturelle. La quatrième partie détaille, pour finir, les principes d'action et les nouveaux modèles relationnels issus de ces expérimentations et constats. Une Afrique s'invente, nous montrent les auteurs, mais on découvre aussi comment une invention occidentale, le développement, assurément s'africanise.

Anthony MANGEON

Mais où sont passées les masses paysannes ?

Yves Chemla

« Nous découvrons [...] que ce monde qui nous attendait était aussi devenu, derrière l'arrogance des façades du pouvoir occidental, la terre meurtrie d'une civilisation du désarroi¹. C'est par ces mots que Roland Colin, ancien élève de l'ENFOM² et lui-même issu d'une société où l'arrière-plan paysan est très présent, prend conscience du caractère crépusculaire des sociétés paysannes.

Si celles-ci ont pu être chantées comme les actrices de l'émancipation en cours, au travers de politiques comme celles du socialisme Ujamaa³ ou des textes de Sembène en Afrique ou de Roumain en Haïti, il reste que l'exode rural et les transformations intenses que les campagnes subissent représentent sans doute le changement social le plus spectaculaire du siècle précédent. Pour le plus grand nombre, la relation à la nature et aux autres s'est irrémédiablement transformée⁴.

La littérature elle-même semble avoir peiné à saisir l'essence de cette dislocation : le monde paysan est souvent décrit sous l'angle de la nostalgie, d'un passé à jamais disparu, ou bien, quand en demeurent des survivances, comme le lieu d'une communication troublée. La voix narrative est celle d'un personnage qui n'appartient pas ou plus à cet espace, et qui, bien souvent, par les études qu'il a menées, s'écarte de ce terroir. Déclarer son origine paysanne, décrire les cadres culturels des habitants du terroir, revient d'emblée à prendre en charge un décentrement initial, fût-il implicite.

Une apparente disparition

Les romans et témoignages publiés récemment pourraient bien signaler en creux la disparition de ce que l'on a coutume de nommer « les masses paysannes », sans trop bien définir ce que ce terme finalement recouvre. Au-delà du caractère paradoxal de cette enquête – car, dans la réalité de certaines aires géographiques, cette

1. Roland Colin, *Kéné Dougou au crépuscule de l'Afrique coloniale. Mémoires des années cinquante*, Paris, Présence Africaine, 2004, p. 34.

2. École Nationale de la France d'Outre-Mer.

3. Particulièrement développé en Tanzanie à partir de 1967, sous l'impulsion de Nyerere, le socialisme Ujamaa tentait de combiner des principes de solidarité fondés sur les pratiques sociales africaines et la modernité technique.

4. Voir tout particulièrement les entretiens d'Hamid Salmi et de Catherine Pont-Humbert, in *Ethnopsychiatrie. Cultures et thérapies*, Paris, Vuibert, 2004.

disparition n'est pas complète, mais seulement en cours –, il convient aussi de s'interroger sur le surplomb du regard porté vers cette paysannerie comme sur l'impact de cette évocation. Ce qui est en jeu est bien une esthétique de la distance qui porte en son cœur une question lancinante : quelle signification peut bien avoir pour un lectorat essentiellement urbain, et connaissant des conditions de vie en général plus aisées que l'objet de la représentation qu'il consomme, cette peinture de vies pathétiques ? Cette question se distingue très nettement de celle que posait autrefois le roman paysan, ou bien même le roman du terroir : l'enjeu n'est plus la célébration humaniste de la campagne, ou bien l'évocation réaliste du paysan rivé à la continuation de la tradition, borné, et un tant soit peu cruel, objet de crainte en raison de la force historique qu'il incarnait autrefois, particulièrement lors de la période coloniale, un paysan qu'il était un devoir de *civiliser*. Les terroirs eux-mêmes ne sont plus préservés, ils sont entrés de force dans des histoires complexes qui ont neutralisé l'ancienne homogénéité culturelle comme leur pérennité, fondée sur l'unité de l'homme et du monde.

S'interroger sur le surplomb du regard porté vers cette paysannerie.

Les terroirs sont entrés de force dans des histoires complexes.

Le terroir, territoire hors modernité ?

Il faut tout de suite relever que selon les aires géographiques, les conditions de la représentation ne sont pas les mêmes : les romans haïtiens, par exemple, de par leur ancienneté relative, ont saisi peu à peu le mouvement de désaffection de la terre mais aussi la distinction fortement ancrée entre la ville et le pays en dehors, pour reprendre les analyses de Gérard Barthélémy : le contentieux est ancien en Haïti, où justement les masses paysannes se sont longtemps opposées par la force au projet de modernisation sociale porté par les bourgeoisies urbaines.

Cependant, peu de temps après que le discours de l'indigénisme en a appelé à la représentation du terroir haïtien⁵, les romanciers s'en sont emparés pour traduire sa décrépitude, sa pulvérulence et le recul conséquent des limites de la survie. Du hameau vers le bourg, du bourg vers la ville de province, de la ville vers Port-au-Prince, puis ensuite vers l'ailleurs, les romanciers d'Haïti ont traduit cette spirale de la décrépitude et son cortège de misères⁶. **Passages**, d'Émile Ollivier, prend pour un des objets de la fiction une de ces communautés paysannes. Mais c'est pour dire son départ. Dans la représentation qui est menée du groupe, la tâche de l'écrivain n'est plus la visée ethnographique qui était celle des aînés. L'enjeu est bien de mettre en lumière la signification sociale et politique par le biais d'une poétique de l'imaginaire, elle-même fondatrice d'une esthétique baroque. Et en même temps, c'est tout le sens de cette traversée du temps de la technique, depuis le paysage rural en poussière, mais

La tâche de l'écrivain n'est plus la visée ethnographique qui était celle des aînés.

5. Jean Price-Mars, *Ainsi parla l'oncle...*, Paris, Imprimerie de Compiègne, Bibliothèque haïtienne, 1928.

6. Yves Chemla, *La Question de l'autre dans le roman haïtien contemporain*, préface d'Émile Ollivier, Matoury, Ibis Rouge, 2003.

habité par les dieux, jusqu'à la modernité urbaine la plus exacerbée et la plus absente de l'esprit, que le roman approche par touches successives. La dernière tâche que s'assigne le héros Normand Malavy est bien celle-ci : comment parler de ce désastre ? Comme le faire entendre ? Comment tout d'abord faciliter la prise de parole par ceux qui sont les grands muets de l'histoire ? Les multiples évocations des moyens de communication, comme la mise en œuvre d'un montage narratif emboîté et complexe, participent de cette interrogation essentielle.

Très vite pourtant, le regard sur les paysans retrouve l'ancienne distance. Dans **Bicentenaire** de Lyonel Trouillot, le monde rural est celui de l'arrière-plan, désormais lointain, de l'enfance des personnages. Et la parole qui en provient n'est que celle de la mère, aveugle, qui ne parvient pas à prendre en charge réellement ce qui se trame en ville pour ses deux fils⁷.

Le constat est le même dans le douloureux roman de Jean-Euphèle Milcé, **L'Alphabet des nuits**⁸. Le narrateur, qui poursuit la recherche de son amant disparu, observe depuis l'habitacle de son véhicule tout-terrain les paysans de l'Artibonite, livrés au fleuve en crue. Le découragement du personnage s'amplifie au fur et à mesure qu'il poursuit sa quête et qu'il sait qu'il va quitter l'île où sa famille est pourtant installée depuis plusieurs générations. Mais il est resté à la surface chaotique de cette culture : « *Les paysans de l'Artibonite ont semé du riz et ils récolteront du blé américain pour sinistrés. [...] Des deux côtés de la route, les paysans drainent l'eau qui reste. Le spectacle est désolant. À chacun ses péchés. À chacun ses misères.* »⁹ L'imperméabilité entre ville et campagne s'est tendue à nouveau.

Un espace soumis aux contraintes extérieures

Le spectacle des misères paysannes depuis l'habitacle du véhicule n'est pas propre au regard haïtien. On le retrouve par exemple à Madagascar dans le roman de Michèle Rakotoson, **Lalana**¹⁰. La campagne paraît vidée. La rencontre avec les paysans rescapés s'avère désastreuse : ils sont captifs d'une religiosité sectaire qui ne leur permet pas de dépasser une interprétation apocalyptique de la réalité. Mais à l'inverse, dans le regard de Rivo, l'ami qui va mourir du sida et que Naivo conduit à la mer, c'est bien aussi la procession spectrale des esclaves, autrefois emportés vers les navires marchands, qui surgit. Cette contre-vision tente de susciter l'impensé historique de la société malgache profondément inégalitaire. La situation actuelle est ainsi perçue comme le résultat d'un faisceau de causes,

Les grands muets de l'histoire.

Le monde rural est celui de l'arrière-plan.

La situation actuelle est ainsi perçue comme le résultat d'un faisceau de causes.

7. Lyonel Trouillot, **Bicentenaire**, Arles, Actes Sud, 2004.

8. Jean-Euphèle Milcé, **L'Alphabet des nuits**, Orbe, Bernard Campiche éditeur, 2004.

9. *Op. cit.*, p. 101.

10. Michèle Rakotoson, **Lalana**, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2002.

dont certaines remontent bien avant la période coloniale, comme l'ont aussi relevé Jean-Luc Raharimanana et Monique Agénor¹¹. Le constat est généralement partagé par la plupart des auteurs : la dégradation actuelle des conditions d'existence des paysans n'est pas redevable de la seule situation postcoloniale. Ce n'en est qu'un des paramètres.

Dans son recueil de souvenirs, Roland Colin rappelle opportunément que pour le monde des paysans sénoufos, viscéralement attachés « *avant tout aux forces telluriques* », la réalité antécoloniale était déjà difficile : « *Les sociétés du terroir, chez elles, n'avaient pas vécu pour autant dans un monde idyllique. La guerre était omniprésente : luttes intervillageoises pour accroître, par les captifs, le potentiel de culture de la terre ; lutte entre l'État et les villages réfractaires pour se procurer des sofas¹², des armes en vendant des esclaves, et des approvisionnements.* »¹³ Tierno Monénembo, dans **Peuls**¹⁴, reprend cette histoire et mène la réappropriation du passé en s'écartant délibérément du merveilleux habituel des contes peuls, comme de la vision des vainqueurs. Bien que massivement documenté, le texte est fondé en roman : l'évocation des paysages, de la vie domestique paysanne, particulièrement celle des éleveurs, comme du rythme des saisons agricoles, voit en contrepoint l'impact des ravages des guerres. Mais c'est aussi un récit sans complaisance, mené par une parole décalée qui se joue de la mythification inhérente au genre de l'épopée.

Une parole décalée qui se joue de la mythification.

D'un monde à l'autre

Les temps de la colonie reviennent sous la plume de certains auteurs. Dans **Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois**, Henri Lopes, évoquant une scène de retour en métropole, où il se rend lui-même pour accomplir ses études, reprend la parole courante des coloniaux : « *... ils maudissaient notre pays, ce bled de Nègres sauvages, cette fichue colonie de bordel de merde* »¹⁵. Roland Colin, lui aussi, explore finement cette difficulté à dépasser les imaginations préalables, ainsi que les postures et les gestes, qui sont autant de marqueurs culturels. Très vite, il ressent ce « *contraste tranchant entre les gestes convenus du cérémonial politico-administratif étranger et l'expression que les paysans portent sur leur visage et dans tout leur corps, irradiant une culture sans commune mesure avec la loi des Blancs* »¹⁶. Il y a un gouffre béant entre les deux mondes,

Cette difficulté à dépasser les imaginations préalables.

11. Jean-Luc Raharimanana, **Nour**, 1947, Paris, le Serpent à Plumes, 2003 ; Monique Agénor, **Comme un vol de Papang**, Paris, le Serpent à Plumes, 1998. Voir Yves Chemla, « Malheurs aux dieux... », in Interculturel Francophonies n° 4, novembre-décembre 2003, Alliance française de Lecce, p. 201.

12. « Le terme "sofa", dans le vocabulaire militaire de l'époque s'appliquant aux armées des chefs d'empire, signifie guerrier », in Roland Colin, op. cit., p.386, note 21.

13. Roland Colin, op. cit., p.105.

14. Tierno Monénembo, **Peuls**, Paris, éditions du Seuil, 2004.

15. Lopes, op. cit., p. 105.

16. Colin, op. cit., p. 61.

et rares sont ceux qui parviennent à le franchir. Quand cette traversée est accomplie par un colonisé, elle devient matière à un roman de formation, relativement fréquent, lui aussi, dans les littératures classiques du Sud. **Les Ténèbres de ta mémoire**, de l'écrivain équato-guinéen Donato Ndongo relève en partie de ce genre. Publié pour la première fois en espagnol en 1987, le roman décrit les moments marquants de l'éducation coloniale d'un garçon destiné au séminaire et à la prêtrise. S'il évoque la tension entre tradition et modernité, les conflits entre les cultures et les générations, les écarts entre la ville et le monde rural, qui constituent des oppositions courantes dans le roman de formation depuis **L'Aventure ambiguë**, de Cheikh Hamidou Kane, le roman inscrit ces oppositions dans un contexte particulier, celui d'un double refus. D'un côté, il y a ce regard porté par l'enfant de chœur qui se demande « *si ces Noirs aux plaies suppurantes et puantes* »¹⁷ sont dignes de cette « *mission transcendante* » dont il est chargé. De l'autre côté, il y a la lente dissolution du discours de la messe et de sa gestuelle compliquée qui, sous la plume de Ndongo, semblent aussi devoir être renvoyés à un arrière-monde digne d'une exploration ethnologique. Double culpabilité, donc, que le texte travaille, par touches successives d'une écriture résolument inscrite dans le souci de la modernité littéraire.

Une culpabilité analogue affecte le narrateur du **Fils de l'arbre**, de Libar M. Fofana. Mais cette fois, le narrateur doit échapper à l'emprise de la tradition, qui ruine tous ses projets d'études, et à la dictature postcoloniale. Cette fuite hante le personnage, qui ne peut partager avec personne le souvenir des racines, ni se libérer de sa culpabilité. Faisant retour près de quarante ans plus tard, il ne peut que constater que les êtres sont toujours « *retranchés dans l'imperceptible forteresse de leurs traditions* »¹⁸, et qu'il faut à tous faire effort pour parvenir à établir une frêle passerelle entre les deux mondes. Il faut retisser la mémoire et détisser les haines afin de pouvoir participer à la transmission patiente de la modernité.

Un rapport à la nature repensé

Le retour aux villages est aussi entraîné par la guerre civile, qui ravage les villes. Cette fuite est ainsi vécue par Laokolé, de **Johnny Chien Méchant** d'Emmanuel Dongala, à la fois comme une régression et comme un non-sens, puisque pour les plus jeunes, la coupure avec le monde rural a déjà eu lieu¹⁹. Mais le village est atteint lui aussi par la guerre... Plus de ville, plus d'espace rural, plus de trace de toute culture : c'est le retour à la nature, celle d'avant même le néolithique, d'avant l'émergence de toute

Pour les plus jeunes, la coupure avec le monde rural a déjà eu lieu.

17. Donato Ndongo, **Les Ténèbres de ta mémoire**, Paris, Gallimard, coll. *Continents noirs*, 2004, p. 67.

18. Libar M. Fofana, **Le Fils de l'arbre**, Paris, Gallimard, coll. *Continents noirs*, 2004, p. 11.

19. Emmanuel Dongala, **Johnny Chien Méchant**, Paris, *Le Serpent à Plumes*, 2002, p. 279.

société. Laokolé est seule dans la forêt et se bat pour trois bananes contre une « *connasse de nana de phacochère* »²⁰, boit dans une mare comme un animal, plongée dans l'hébétude. Il faut en effet tout refonder, quand on a rencontré le cœur même de l'animalité et de la nature.

Car le monde rural est en lisière de la nature. Franchir la frontière, c'est prendre sur soi comme à l'intérieur, l'être même de cette nature, ce dont les habitants des villes sont irrémédiablement séparés.

L'Enfant-bois, d'Audrey Pulvar, traduit cette expérience cruciale de l'enfoncement dans la boue primordiale et la naissance dans une matrice humide sécrétée par les fourmis. Roman complexe, qui prend en écharpe les désastres régionaux, notamment le désastre haïtien, l'indistinct départ entre la folie et la normalité, les décentrement induits par un ordre insulaire arc-bouté à des mythes et la confrontation à la modernité londonienne : une fois les scènes primordiales revécues, surgit la conscience claire que la réalité ne s'établit plus une fois pour toutes à partir de l'univers de référence immédiat, la ville, la modernité occidentale, qui connaît elle aussi ses zones de trouble, ou bien le monde rural, enfermé dans son conformisme. Il faut, pour le personnage, parvenir à prendre en charge ses identités multiples et s'affirmer dans une projection future délibérée.

La réalité
ne s'établit plus
une fois
pour toutes à
partir de
la modernité
occidentale.

Une éthique du regard

C'est peut-être ici que cette esthétique parvient à prendre son sens : la représentation paysanne dans le roman récent traduit rarement le souvenir d'un paradis perdu. Dans la plupart des textes abordés, le dénuement, la souffrance, suggérée ou mise en évidence, le malheur, la faim, la folie semblent le lot commun des personnages du monde paysan. Il y a quelque chose de bizarre dans cette tentation du spectacle, comme si par là, les valeurs les plus communes du monde développé rendaient hommage à la misère, par le biais d'une activité de pure dépense : la lecture. La réalité est encore plus complexe, on le pressent, mais ce que disent ces textes et ces romans récents, c'est bien une incertitude générale sur les fondements mêmes qui permettent leur écriture, puis leur diffusion. Il faut accepter d'être différent pour nommer cet éloignement de l'univers paysan et donc accepter de le trahir, de remettre en cause sa légitimité traditionnelle, afin de parvenir à construire une individuation cohérente. Mais un tel retournement fait sens dans la dénonciation, latente, souterraine et si constante de cet état de fait : proches de la critique du discours environnemental, si prégnant désormais dans la sphère du développement, et dont les

20. Emmanuel Dongala, *op. cit.*, p.314.

conséquences sont désastreuses pour les plus pauvres, discours dans lequel le « *Nord qui connaît les angoisses liées au changement climatique, dont on sait que les causes se trouvent historiquement et encore actuellement dans ces pays* »²¹, ces discours des auteurs affirment sans cesse l'impact désastreux des marges latentes du « progrès », comme cette ethnologisation de l'autre, sur fond de bonne conscience, cette ingérence du droit de regard, si peu apte à modifier les conditions réelles d'existence. Tous les textes évoqués traduisent un refus très net de la *folklorisation*, mais aussi un engagement résolu dans une modernité consciente de ses débords. Et c'est par là que cette esthétique rejoint l'éthique et le politique, parfois de façon ténue, et malmène quelque peu son lecteur. Aucun de ces écrivains n'est ainsi gagné par la tentation de décrire un quelconque « zoo littéraire » ou bien une « réserve », même si, notamment dans les romans haïtiens, l'imperméabilité reprend semble-t-il ses droits.

**Cette ingérence
du droit de
regard, si peu
apte à modifier
les conditions
réelles
d'existence.**

Yves CHEMLA

21. François Constantin, « Environnement et développement », in **Perspectives Sud**, *op. cit.*, p.236.

Note de lecture

Roland COLIN

Kènédougou au crépuscule de l'Afrique coloniale

Préface de Georges Balandier

Paris/Dakar, Présence Africaine, 2004, 400 p.

28 €

Spécialiste du développement¹, mais aussi analyste subtil de la littérature orale², Roland Colin retrace dans **Kènédougou** l'expérience qui a été la sienne, de 1952 à 1954, comme adjoint au commandant de cercle de Sikasso, où il arrive au sortir de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

L'ouvrage constitue d'abord une radiographie du cercle de Sikasso, qui fait apparaître la « *mécanique du pouvoir blanc* » (chapitre 5), la « *microsociété coloniale* » (chapitre 7), les « *médiateurs ambigus* » sans lesquels le système colonial ne pourrait fonctionner : chefs de canton, militaires, fonctionnaires (chapitre 8), le rôle des missions (chapitre 10). Parallèlement, en particulier grâce à sa connaissance du dioula et du sénoufo, l'auteur souligne les dynamiques qui marquent la société africaine en ces dernières années du « *temps de la force* » : perturbation introduite par la culture du coton chez « *les gens du mil* » (chapitres 9 et 13), relation entre l'islam, l'animisme et le culte syncrétique du « *dieu de San* » (chapitre 11), conflits examinés par la « *justice des Blancs* » dans le chapitre 12 (l'administrateur

adjoint est président du Tribunal de 1^{er} degré), rôle des élus et montée en puissance du Rassemblement Démocratique Africain (chapitre 14).

Les tensions observées sont de deux sortes : d'un côté, entre les Africains et le pouvoir blanc ; de l'autre, entre le RDA et certaines forces jugées rétrogrades, comme les chefs de canton mis en place par le colonisateur. D'où la nécessité, pour saisir ce qui se passe, d'aller « *de l'autre côté du miroir* » (p. 157) et d'en revenir.

À cet égard, **Kènédougou** offre une réflexion profonde sur la nécessité pour l'administrateur de tenir compte de l'histoire. Dès son arrivée, Roland Colin étudie l'histoire du cercle à partir des documents retrouvés dans « *l'armoire aux trésors* » (p. 77 et sq.) de son bureau. Il reconstitue la prise de Sikasso par les Français, le 1^{er} mai 1898, et la généalogie des onze chefs de canton du cercle, issus de familles ralliées au conquérant. À ces documents s'ajoute une pièce exceptionnelle : le Mémorial de Kèlètigu Berté, confié à l'auteur par Oumar Berté, fils de ce « chef de province » mort en 1915 et reproduit en annexe (p. 359 et sq.).

Mais cette « traversée du miroir » est aussi celle d'un couple, Renée et Roland, dont se trouve retracé ici un itinéraire africain fait de ferveur et de non-conformisme. Nous touchons là à la dimension mémorielle de ce livre qui mêle l'espace public et l'espace privé, l'hier et l'aujourd'hui. Sur ce plan, **Kènédougou** développe

en particulier un superbe contrepoint entre le récit et la cinquantaine de photos 6x6 prises par Renée, dont la mort, peu avant l'achèvement de l'ouvrage, ajoute à celui-ci quelque chose de poignant.

Cependant, aucune nostalgie. D'un bout à l'autre, **Kènédougou** est animé d'une passion de comprendre et de réfléchir aux conditions susceptibles d'apporter le progrès. La colonisation fut la confrontation entre « *la logique exogène de l'État dominant et la logique endogène d'un peuple dominé* » (p. 105). Roland Colin rappelle que cette situation n'a pas disparu avec l'indépendance. Elle explique en particulier les échecs rencontrés par les régimes animés par des « *activistes dépourvus de véritables messages, et sans légitimité au regard de la société paysanne* » (p. 352). Mais aussi la réussite, dans les années 70, de la filière du coton au Mali, « *revanche diffuse au cœur du pays profond* » (p. 353).

Bernard MOURALIS

1. Roland Colin, **Systèmes d'éducation et mutations sociales. Continuité et discontinuité dans les dynamiques socio-éducatives : le cas du Sénégal** (1977), Lille, *Atelier de reproduction des thèses*, et Paris, Champion, 1980, 2 vol., 1011 p.

2. Roland Colin, **Les Contes noirs de l'Ouest Africain**, préface de L. S. Senghor, Paris, Présence Africaine, 1957, 207 p. et **Littérature africaine d'hier et de demain**, Paris, ADEC, 1965, 199 p.

La détérioration des « termes de la chance » : échange inégal et littérature

Isabelle Mette

Un paysan africain, rapportant des propos qu'il avait fort probablement entendus tenir maintes fois, se hasarda un jour à reformuler par lui-même ce qu'il avait cru entendre dire. Dans sa bouche, la dégradation des « termes de l'échange », censée désigner le déséquilibre croissant entre le Nord et le Sud, se transforma en détérioration des « termes de la chance ». Ce glissement linguistique, qui pourrait n'être qu'une erreur de prononciation, se révèle en réalité fort significatif : ce vocabulaire d'expert, certains le maîtrisent, et d'autres pas. S'il y a eu détérioration des termes de l'échange, et si l'oreille déforme les mots, c'est qu'entre le centre et la périphérie, entre discours importés et terre d'implantation, certains ont en effet souvent plus de chance que d'autres.

Face à ce développement inégal, quelle arme la littérature a-t-elle à opposer ? Les littératures du Sud se sont trouvées très tôt confrontées à cette interrogation, obligées de la penser et de l'inclure dans leur processus d'écriture, car cette notion de développement touche à la question des représentations et des rapports Nord/Sud : comment, dans le cadre de la mondialisation, la notion d'échange peut-elle trouver sa place ? Quelle relation établir autre que celle du Nord vers le Sud ? Tentant d'échapper à une logique purement économique, les écrivains du Sud cherchent à redéfinir la littérature comme le terrain propice à cette réinvention d'une nouvelle forme d'échange, d'une nouvelle « *poétique de la relation* », pour reprendre les mots d'Édouard Glissant.

L'argent : un cadeau empoisonné ?

Malgré les apparences, les jeunes générations d'écrivains du Sud se situent aujourd'hui à l'avant-garde de la remise en cause d'une mondialisation inégale et déséquilibrée. Si l'économie et l'engagement

politique semblent moins présents dans leurs écrits que dans ceux de leurs aînés, la problématique des relations entre Nord et Sud est loin d'être sortie de leurs préoccupations.

L'argent, qui constitue le nœud, problématique, des relations actuelles entre pays du Sud et pays du Nord, est l'un des thèmes centraux de la contestation. Paradoxalement, ce qui est considéré par le Nord comme un moyen de rééquilibrer les inégalités de développement est souvent dénoncé dans les littératures contemporaines comme un frein au développement. Alors que les visions d'usage du monde moderne tendent à faire de l'argent le but ultime et des « signes ostentatoires de richesse » (technologies dernier cri, objets de marque, confort standardisé) des marqueurs du « développement », les textes littéraires semblent bien nous dire l'inverse : parce que l'échange est inégal entre monnaies fortes et pays pauvres, l'argent, ce « médiateur universel », est un facteur aggravant du déséquilibre. Il s'offre moins comme un moyen d'agir que comme un moyen d'oppresser.

Tout est ici question de rythme et d'équilibre : il va sans dire que l'argent peut être utilisé utilement, en particulier dans des projets d'échelle locale, mais le désir d'enrichissement rapide a le plus souvent mené à des politiques de déprédation : les richesses, loin d'être mises en valeur et réparties au mieux dans une optique de développement, sont alors détournées ou pillées. Lieve Joris, revenant dans un Congo dévasté¹, mesure la « malchance des pays riches » et constate combien le Mali, bien plus pauvre par son sous-sol que le géant congolais, est cependant bien plus avancé sur la piste du développement. Celui-ci, en effet, se construit dans la durée, pas à pas, et dans l'effort, ce que rappelle à sa manière ce cynique mythe de création venu du Nigeria, rapporté par Farah et « *dans lequel Dieu reste assis toute la journée à regarder les Nigériens mal se conduire et se contente de rire* ». Ainsi se poursuit la fable : « *Alors un Tchadien et un Somalien, tous les deux vêtus des haillons élimés de la famine, se présentent devant Dieu et lui demandent pourquoi il a été si peu généreux à leur égard alors qu'Il a comblé le Nigeria de toutes sortes de richesses. Ce à quoi Dieu répond, pince-sans-rire : "regardez bien les habitants que j'ai donnés à ce pays. Je vous assure que vous êtes bien mieux là où vous êtes, croyez-moi."* Et le Tchadien et le Somalien s'en vont satisfaits. »²

Mieux vaut ne pas attirer les convoitises. L'argent semble souvent conduire à une course au profit qui se soucie peu d'établir de solides fondations ou de respecter des équilibres : c'est une rentabilité à court terme qui est recherchée.

Le terme si en vogue actuellement de « développement durable » serait une manière d'amortir ces dégâts causés par l'argent vite et mal employé, en faisant de la pérennité un critère primordial de l'action. Des cycles bien plus longs que l'existence humaine sont ainsi pris en compte, au nombre desquels le rythme de la nature, puisque la

L'argent s'offre moins comme un moyen d'agir que comme un moyen d'oppresser.

Mieux vaut ne pas attirer les convoitises.

1. Lieve Joris, **Danse du léopard**, Arles, Actes Sud, 2002 (coll. Aventure).

2. Nurudin Farah, **Dons**, Paris, le Serpent à Plumes, 2002 (coll. Motifs), p. 272 (première parution : 1998).

question écologique entre au premier rang des préoccupations actuelles liées au développement. Cependant cette nouvelle conception du développement imprime elle aussi au paysage des cicatrices indélébiles.

Les blessures du paysage

Le paysage en littérature est loin d'être une pièce rapportée des textes, il en est au contraire souvent une des composantes les plus profondes, mais la préoccupation écologique est le plus souvent voilée. Pourtant, au-delà d'une phrase, surgit parfois de manière visible l'agression faite au paysage : opérations d'urbanisation lancées un beau jour sans véritable rationalité et dont ne demeurent que des bâtiments à demi-construits, qui ne seront jamais achevés. La mondialisation – et plus généralement le « progrès » – associés à une accélération de l'histoire marquent de leurs stigmates un environnement naturel qui n'évolue pas au même rythme.

Les textes soulignent souvent ce décalage, faisant par ailleurs du respect du paysage une des caractéristiques des populations vivant en marge de la modernité. Ainsi Ananda Devi décrit-elle dans **Soupir** une communauté miséreuse, mais rocailleuse et fière, à l'image de son environnement, faisant corps avec lui. L'autre y est vu comme un corps étranger qui déstabilise :

« Je voyais parfois des garçons qui allaient chercher des coraux sur les brisants pour les vendre aux touristes, et j'avais l'impression qu'ils arrachaient quelque chose à mon corps. Ils faisaient fuir les poissons. »³

On retrouve ici l'idée de l'argent dévastateur : la nature, comme l'humain, mis en vente pour un revenu dérisoire (mais nécessaire à la survie). C'est cette même chaîne financière que Jean-Luc Ville décrit dans son ouvrage **Le Dernier Éléphant**, montrant bien comment la valeur monétaire de l'ivoire a entraîné des ravages, déstabilisant le rapport d'équilibre qui existait entre les chasseurs waata et leur environnement. « *Le gouvernement nous a appelés "braconniers", c'est-à-dire "voleurs de gibier". Il a pensé qu'on tuait sans raison, il n'a pas vu que ces animaux étaient notre nourriture. Or nos aïeux nous ont appris à vivre de la brousse. Depuis longtemps déjà, notre nourriture, c'est le gibier.*⁴ » On constate ici l'importance du vocabulaire, révélant ici la non-coïncidence de deux visions du monde. Pourtant, et le livre le prouve, la création du parc du Tsavo a finalement fait plus de mal que le mode de vie traditionnel waata. La corruption et la demande toujours réelle en ivoire ont transformé le lieu en « *un immense cimetière d'éléphants* » : une demande commerciale a donc profondément déstabilisé un système.

Un
environnement
naturel marqué
par les
stigmates de
l'accélération
de l'histoire.

La
non-coïncidence
de deux visions
du monde.

3. Ananda Devi, **Soupir**, Paris, Gallimard, 2002 (coll. Continents noirs), p. 72.

4. Jean-Luc Ville, **Le Dernier Éléphant**, Paris, éditions Autrement, 2004, (coll. Passions complices), p. 143. Voir aussi la note de lecture sur cet ouvrage dans ce même numéro.

5. Nurrudin Farah, *op. cit.*, p. 234.

La question du don/contre-don

Mais l'argent et les politiques de développement n'affectent pas seulement les paysages et les modes de vie. Le cercle vicieux de l'aide au développement instaure également un rapport vicié entre celui qui donne et celui qui reçoit, lorsque ces deux positions ne sont jamais interchangeables. Dans son ouvrage **Dons**, Nurrudin Farah – qui reconnaît justement sa « dette » envers l'anthropologue Marcel Mauss – aborde de façon subtile la question centrale de l'échange. « *Donner. Recevoir. Reconnaissance. Des mots clefs qui parlaient de donner et de recevoir.*⁵ » Des mots qui n'ont rien de simple. En mêlant histoire intime des personnages (en particulier Duniya, femme qui refuse le don mais qui apprendra cependant à s'offrir dans la relation amoureuse) et actualité mondiale au travers des textes d'agences de presse déclinant les diverses plaies du continent africain, le texte explore toutes les ambiguïtés du don.

Car celui qui reçoit est obligé, et toute action « généreuse » suscite un déséquilibre entre le donateur et celui qui, souvent confiné dans son impuissance, devient redevable. Le don, s'il n'est pas envisagé sur le mode du partage, est donc aussi un emprisonnement : quelle liberté d'expression laisse-t-on à l'autre lorsque celui-ci est enserré dans les termes réducteurs d'un constat économique ?

Ces réflexions apparaissent primordiales dans un monde où le déséquilibre économique se double, au travers de ce que l'on nomme « globalisation », d'une uniformisation des modes de vie et des imaginaires. La grande majorité des textes produits aujourd'hui le sont dans les pays du Nord. C'est donc aux littératures du Sud de participer à un rééquilibrage des visions du monde dans un système où nombreux sont ceux qui n'ont pas voix au chapitre : « *La semaine dernière le monde a couru et l'Afrique a eu faim. Sans doute la télévision est-elle créatrice de personnalités, et les donateurs y montrent leur image souriante, en alternance avec des scènes montrant des squelettes éthiopiens. Pour la première fois l'Afrique s'est vu attribuer un reportage à une heure de grande écoute, mais hélas, l'Afrique ne dit rien, elle a faim. Dans **Au cœur des ténèbres** de Conrad, le seul moment où un Africain a un texte d'une ligne à dire, le malheureux se voit gratifié d'une tournure grammaticale incorrecte. La signification littéraire a été ainsi clairement établie depuis le début, et cela perdure. Cent ans après, dans un film appelé **Out of Africa**, dirigé par un Américain, basé sur le livre d'une Danoise qui vécut en Afrique et peut-être aimait la région du continent où elle habitait mais n'avait aucune affection pour son peuple, la distribution comprenait la plus connue des filles du peuple somali, Iman. Devinez quoi ? Elle avait un rôle muet. Tirez-en les conclusions que vous voulez ; mais posez-vous la question, qu'en est-il à l'heure actuelle ? Qui reçoit quoi, qui donne quoi à qui ?*»⁶

Un rapport vicié entre celui qui donne et celui qui reçoit.

Toute action « généreuse » suscite un déséquilibre.

5. Nurrudin Farah, *op. cit.*, p. 234.

6. Nurrudin Farah, *op. cit.*, p. 410.

Le tourisme, une « situation d'échange idéale » ?

Parmi tous ces modes de relation problématiques entre Nord et Sud, il en est un qui nous interpelle tout particulièrement, tant son expansion s'avère de plus en plus problématique et ambiguë : le tourisme. Ce qui est sûr, c'est que la littérature – et en particulier la littérature au Sud, sans doute plus sensible à ces interrogations – s'est emparée de cette question pour offrir un contrepoids à une vision unilatérale du monde et pour faire voler en éclats certaines certitudes acquises. Force est de constater que le thème du tourisme et les réflexions qu'il génère ont fait une entrée fracassante en littérature : Amin Zaoui, Aminata Zaaria, Ananda Devi, Kossi Efoui, Sami Tchak, Marie Ndiaye⁷, pour ne citer que quelques noms, ont observé et retranscrit ce phénomène, d'une manière pour le moins critique. Loin d'être peint sous les couleurs tant vantées de la rencontre des cultures, le tourisme apparaît comme un lieu de tensions extrêmes. La dénonciation récurrente de ce qui peut s'apparenter au tourisme sexuel est par ailleurs le versant le plus visible du thème en littérature. « *Des gens avec de l'argent, prêts à payer le prix fort pour notre exotisme. Mais nous ? que serions-nous appelés à vendre ? Nos filles déjà.* » fait répondre Ananda Devi à un des personnages de son roman **Soupir**.

La rencontre, qui pourrait être partagée, se réduit donc à un marchandage. L'autre reste cloîtré en lui-même, n'offrant de lui que la part qu'on lui laisse exprimer : celle qui se paie.

La mondialisation est donc une réalité à double tranchant : sous couvert de rendre le monde plus proche, elle tend surtout, si l'on en croit les lignes d'un spécialiste, Michel Houellebecq, à le faire entrer dans ce vaste système de l'économie de marché :

« *D'un côté tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent la faim, qui meurent jeunes, qui vivent dans des conditions insalubres et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps, et leur sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une situation d'échange idéale. Le fric qu'on peut ramasser là-dedans est presque inimaginable [...] il n'y a aucun secteur économique qui puisse être comparé.* »⁸

Ces lignes – et le cynisme de celui qui les profère – font frémir, mais de façon d'autant plus inquiétante que l'on sent bien que le constat économique est fondé. Ce n'est pas la rationalité qui peut faire face au discours tenu, mais la seule posture morale.

Offrir un
contrepoids à
une vision
unilatérale du
monde.

Le tourisme
apparaît
comme un lieu
de tensions
extrêmes.

La rencontre
se réduit donc à
un
marchandage.

7. Respectivement dans **Haras de femmes** (Paris, Le Serpent à Plumes, 2001), **La Nuit est tombée sur Dakar** (Paris, Grasset, 2004), **Soupir** (op. cit.), **La Fabrique de Cérémonies** (Paris, Seuil, 2001), **Hermína** (Paris, Gallimard, 2003, coll. Continents noirs) et **Rosie Carpe** (Paris, Les Éditions de Minuit, 2001).

8. Michel Houellebecq, **Plateforme**, Paris, Flammarion, 2001, p. 152.

La « situation d'échange idéale » est au contraire la plus profondément inégale car elle trace une ligne de partage entre celui qui paie et celui qui se vend. Y a-t-il une autre rencontre qui soit possible et qui permette à celui qui est économiquement dominé de cependant faire entendre sa voix propre ?

Une ligne de partage entre celui qui paie et celui qui se vend.

De la mondialisation à la « mondialité », la réinvention de la notion d'échange

La mondialisation, qui aurait pu faire espérer en un rééquilibrage et en un nouveau mode de partage, révèle ainsi ses limites. Mais, comme l'explique Édouard Glissant, c'est à la littérature à réinventer, sur les ruines de ce mirage de la mondialisation, les nouvelles bases d'une « mondialité » à visage humain, un lieu de mise en relation de la diversité : *« Ce que l'on appelle mondialisation, qui est l'uniformisation par le bas, le règne des multinationales, la standardisation, l'ultralibéralisme sauvage sur les marchés mondiaux, pour moi c'est le revers négatif d'une réalité prodigieuse, que j'appelle la mondialité. La mondialité, c'est l'aventure sans précédent qu'il nous est donné à tous aujourd'hui de vivre, dans un monde qui pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, se conçoit à la fois multiple et unique, et inextricable. C'est aussi la nécessité pour chacun d'avoir à changer ses manières de concevoir, de vivre et de réagir dans ce monde-là. »*⁹

Ce monde est donc bien celui de la mise en contact, de l'échange, celui de la prise de conscience qu'il existe une pluralité de façons de concevoir le monde. C'est cette diversité que la littérature peut par ailleurs donner à voir. Ce que traduit, à sa façon, le livre de Jean-Luc Ville qui est avant tout la transmission du savoir et de l'expérience d'Abajila Guyo à l'intention d'un lectorat qui ne sait rien de lui. Deux mondes se rencontrent donc par l'intermédiaire du texte et il est intéressant de constater qu'au sein même du livre, un principe d'équivalence – qui se lit comme un partage – se crée : *« Les mots me font vivre comme il a vécu de viande et d'ivoire, et de la même façon qu'il partage son gibier, je distribue les mots dans mon école, là-bas, en Europe. J'ai aussi le projet de les rassembler dans un grand livre qui deviendrait une espèce d'éléphant ushoo, capable de nourrir tout un campement, l'encre et le papier étant aux mots ce que le soleil et le vent sont à la viande quand il la met à sécher. Avec cet éléphant de mots que nous chassons ensemble, peut-être pourrons-nous faire oublier la faim. »*¹⁰

La prise de conscience qu'il existe une pluralité de façons de concevoir le monde.

9. Texte d'Édouard Glissant paru dans *Les périphériques vous parlent*, publication en association avec Documenta 11, novembre 2002.

10. Jean-Luc Ville, *op. cit.*, p. 312.

L'écrit, comme il est dit ici, est inscrit dans un circuit économique mais il est aussi une nourriture matérielle et spirituelle. Il ne s'épuise pas dans sa simple consommation mais apparaît comme l'espace où peuvent se déployer une multitude d'imaginaires. Si la littérature parvient ainsi à faire connaître et se rencontrer des voix jusqu'alors inconnues, on peut imaginer alors les premiers pas vers la « mondialité ».

Isabelle METTE

Note de lecture

Jean-Luc VILLE

Abajila GUYO

Le Dernier éléphant

Paris, Autrement, 2004,
246 p.
(coll. Passions complices)

19,95 €

Comme le signalent les deux noms présents sur la couverture, **Le Dernier éléphant** est le fruit d'une rencontre et d'une transmission : celle qui s'est opérée entre l'ethnologue Jean-Luc Ville et Abajila Guyo, chasseur d'éléphants *waata*, né aux alentours des années 20 et dont la vie traverse les bouleversements liés à l'entreprise coloniale, puis à l'indépendance du Kenya et aux lendemains qui déchantent.

Le Dernier éléphant donne à voir la marche du monde en Afrique orientale et la transformation des sociétés de la brousse de l'intérieur du Kenya. La description du monde d'Abajila commence par un cheminement dans la brousse, lieu le plus authentique et le plus chargé de sens pour les *Waata*. Le vieil homme nous livre ses souvenirs d'enfance qui éclairent ce monde végétal, sensuel et enchanté, traversé de forces magiques que son peuple tente de se concilier. À l'origine du monde, *Wak*, le Ciel, écrasait ses créatures contre la Terre. Un homme rêva d'un arc et le fabriqua. Dans un premier geste de chasseur, sa puissante flèche fit s'éloigner *Wak* qui libéra le monde à la lumière et à l'espace. Là, les animaux et les arbres parlent aux hommes émancipés venus chasser parmi eux.

Ce sentiment de plénitude et d'harmonie avec l'environnement se ternit pourtant avec l'intrusion d'un monde différent :

aux forces magico-religieuses qui animent l'univers d'Abajila, s'ajoutent désormais des forces extérieures qui mettent cet univers à genoux et menacent de le faire éclater. La création du parc du Tsavo dans la colonie britannique, rendant la chasse traditionnelle illégale, perturbe profondément la société *waata*. Les chasseurs deviennent des « braconniers » et sont féroce ment réprimés. Pourtant, la nature n'apparaît pas mieux préservée : après les hécatombes provoquées par certains grands chasseurs venus d'Europe, la corruption liée au commerce de l'ivoire est partout présente, et dans le parc même. Les politiques de lutte contre cette corruption sont récentes et la violence perdure aujourd'hui sous les traits des bandits somaliens, qui abattent les éléphants à l'arme automatique, ou des potentats locaux qui pillent les biens publics en toute impunité. Les relations d'équilibre et de respect qui présidaient à la chasse à l'arc pratiquée par Abajila Guyo semblent donc bien révolues.

Ce qu'illustre absolument la vie d'Abajila Guyo, c'est la rencontre de deux mondes et les changements que cette mise en contact induit : en raison de l'ivoire, les *Waata* se trouvent, sans l'avoir voulu, reliés au monde par une longue chaîne mercantile qu'ils ne connaissent pas entièrement. Sans tomber dans ce qui serait un optimisme béat lié au « bon sauvage » (Abajila rappelle comment son père a tué sans façon une de ses femmes), Jean-Luc Ville montre cependant que la violence présente dans la communauté était autrefois bornée par des règles de vie qui s'affriment. La violence actuelle, qui a d'autres sources (le pouvoir absolu de l'argent, l'alcool, le

désœuvrement des jeunes, leur désir d'objets inaccessibles générés par l'occidentalisation), est beaucoup plus difficile à endiguer. Le village, autrefois doux ventre protecteur, devient un lieu de tension. La vie d'Abajila Guyo, c'est donc aussi la description d'un monde qui s'éteint : « *C'est un autre Ciel qui règne sur la terre maintenant. Les Waata s'en vont* » écrit Jean-Luc Ville dans sa dernière page.

Pourtant, au-delà du constat amer, l'expérience du contact est aussi celle du dialogue entre les cultures et le désir de compréhension. La vie d'Abajila Guyo, mis en prison mais également recruté pour devenir un guide réputé auprès des Blancs, en témoigne, tout comme ce livre, passerelle entre deux univers qui rappelle de façon salutaire qu'il n'existe pas une seule et unique façon d'envisager le monde, et que ce patrimoine mérite d'être préservé.

Mathieu ROY

Note de lecture

Perspectives Sud. Bibliothèque des Afriques d'aujourd'hui. Bibliothèque du développement au XXI^e siècle. Bibliothèque des sources d'informations

Avant-propos d'Yves Mabin
et François Neuville
Préface de Georges
Balandier

Paris : ADPF/Ministère des
Affaires étrangères, 2003,
354 p. (Ouvrage disponible
sur cédérom)

Confronté à la masse des informations délivrées au sujet du continent africain, le public ne parvient pas toujours à la mettre aisément en perspective. De nombreux centres de recherches, de nombreuses sources d'informations comme de nombreuses publications existent pourtant, et qu'il faut parvenir à identifier et à classer. **Perspectives Sud** vient combler cette difficulté et offrir une source de références utiles au chercheur comme au bibliothécaire ou plus largement au documentaliste. Bien que d'une taille respectable, et comportant de nombreuses références, l'ouvrage est d'un maniement aisé, grâce notamment aux index et surtout à une mise en pages aérée et efficace qui en rend la lecture pratique. Il est complété d'un cédérom, qui reprend le contenu de l'ouvrage mais offre également un moteur de recherche¹ suffisamment fin pour parvenir à retrouver les références recherchées par mot-clé, auteur, titre, thème, zone géographique et type de document. Une recherche ouverte est également possible.

Trois sections organisent l'ensemble. Dans la **Bibliothèque des Afriques d'aujourd'hui** prévaut une organisation par

synthèses (langues, religions et cultures ; économie ; histoire ; organisation politique ; population, société et santé), puis par région du continent et par pays. Chaque relevé de ressources (sites, cédéroms, livres, revues) est précédé d'un texte de synthèse et chaque référence est décrite, souvent complétée d'un abstract. L'ensemble est l'œuvre de chercheurs du Centre d'études africaines de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Sa lecture en est stimulante et offre au lecteur la possibilité de faire le point en quelques heures sur l'état actuel des connaissances construites – en dépassant le point de vue ethnographique qui avait cours naguère – mais surtout d'orienter ses recherches dans des directions inaperçues. Les perspectives inter et transdisciplinaires sont largement mises en avant, et permettent de repenser « *le mouvement d'une décolonisation incomplète* » (Georges Balandier), marquée entre autres par l'apparition inquiétante d'un « *malthusianisme de la pauvreté* » (Philippe Antoine).

Cette interrogation est renforcée par la seconde section, la **Bibliothèque du Développement au XXI^e siècle**, élaborée sous la direction du Centre d'Étude d'Afrique Noire, de l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Les synthèses préalables à la présentation des notices offrent en effet un large champ de problématiques qui découlent des rapports entre mondialisation et développement. Les graves questions posées par la spoliation insidieuse et continue des ressources, la brevetabilité du vivant par exemple, l'utilisation de l'argumentaire environnemental comme moyen de contrôle d'économies déjà démunies, la restriction des services publics en raison de la pression financière, les relations

entre culture et développement et le fonctionnement restreint des institutions etc. s'appuient sur une documentation rigoureuse, facilitant une appréciation plus juste des situations. Tel est bien l'enjeu tracé par cette section, qui est d'aider le lecteur à dépasser le caractère souvent idéologique des arguments et des descripteurs, comme les imaginations préalables, autour de la question posée par le « développement durable ». La recherche fournit des instruments qui eux-mêmes permettent de mettre en évidence les indicateurs, ce qui est un moyen d'évaluer avec rigueur les situations.

La dernière section, **Bibliothèque des Sources d'informations**, décrit une centaine d'organismes traitant de l'information sur le développement. Particulièrement claire, elle identifie les sites, indique leurs coordonnées et caractérise chacun d'entre eux.

Georges Balandier place l'ensemble sous le signe des « *itinéraires actuels, pour la connaissance des Afriques et du développement* ». La consultation du dossier n'est en effet pas nécessairement linéaire, et chaque lecteur, en fonction de ses besoins, tracera son propre parcours. On peut penser que cet ouvrage précieux par son contenu, mais aussi par cette ouverture, sera d'une grande aide pour beaucoup, et notamment les étudiants.

Yves CHEMLA

1. Il faut seulement noter que la commande « *AppleRecherche.html* » n'est pas accessible automatiquement sous MacOsX, avec Safari, Internet Explorer ou Firefox, en raison d'un changement de casse. La commande doit être appelée directement depuis le répertoire « *www* ». Ce bug est corrigé sur les versions Internet.

Derrière les « vitrines du progrès »

Xavier Garnier

La littérature nous permet de comprendre l'affinité étroite qui existe entre la notion de développement et sa mise en image. C'est précisément dans la mesure où le développement peut être mis en image, en particulier au travers des représentations du progrès, qu'il dessine en son envers une zone d'ombre. Aux discours experts sur la nécessité et les bienfaits du développement, la littérature apporte une réponse ambiguë. Elle ne s'écrit évidemment pas contre ce principe, mais elle remet le plus souvent en question l'image que l'on en donne, elle biaise l'évidence des discours de propagande et nous montre que le développement ne se réduit pas à une affaire de rationalité technique.

C'est cette belle unité d'une image et d'un discours du développement que les écrivains africains vont malmener, au profit d'un appel au libre usage des innovations technologiques.

La mise en image du développement

En 1902, Apollo Kagwa, régent du Buganda, fait un voyage en Angleterre pour assister au couronnement du roi Edouard VII : sous la plume de Ham Mukasa, son secrétaire, l'Angleterre devient une immense vitrine du progrès, l'idée de développement fait corps avec la mise en spectacle de la société anglaise¹. Les voyageurs sont proprement émerveillés devant les « prodiges » d'un développement harmonieux et des bienfaits que celui-ci peut apporter aux populations, mais leur regard reste étrangement superficiel, comme s'ils avaient compris que le développement était une affaire de spectacle, au même titre que le primitivisme pour les Occidentaux.

Ce souci de s'approprier l'image du développement se traduit par la tentation utopiste. On trouvera chez de nombreux auteurs des années soixante et soixante-dix une utopie du progrès qui soumet les innovations technologiques à des impératifs moraux ou religieux. L'idée du développement porte en elle une certaine vision du monde.

Comme si le développement était une affaire de spectacle.

1. Ham Mukasa, *Uganda's Katiriko in England : Being the Official Account of His Visit to the Coronation of His Majesty King Edward VII*, Hutchinson, London, 1904 (traduit du liganda par Ernest Millar) ; édition abrégée par Taban lo Liyong chez Heinemann, 1975 ; réédité par Simon Gikandi, Manchester University Press, 1998.

C'est ainsi que le concept va pouvoir s'africaniser et tenter à travers de nombreuses œuvres la synthèse avec un savoir ancien. La figure du guérisseur ou de l'ancien va s'imposer comme l'instance garante d'une bonne mesure et d'un bon rythme pour le développement². C'est probablement la littérature populaire qui véhicule le plus sûrement cette image. Les quartiers résidentiels, les hôtels de luxe, les belles voitures³ en constituent l'image achevée. À cette image positive, répond l'image du sous-développement qui relève strictement du même régime. Il n'existe pas de quartier résidentiel sans bidonville, les deux images sont solidaires et juxtaposées.

On voit mal comment la mise en image du développement pourrait ne pas être de nature propagandiste. L'image ne peut proposer qu'un modèle, un achèvement, alors que la question du développement est celle du processus, toujours ouvert sur l'avenir et sur l'innovation. En ce sens l'image du développement bouche l'horizon, elle vient s'imposer comme un point d'aboutissement. Il est donc assez peu étonnant que les écrivains, dont une des vocations est de repousser les limites de l'avenir, s'en soient rapidement pris à ce verrou.

Il n'existe pas de quartier résidentiel sans bidonville.

Une littérature réfractaire

Alioum Fantouré avec **Le Récit du cirque de la vallée des morts**⁴, Sylvain Bemba avec **Rêves portatifs**⁵ ouvrent dans la littérature africaine une réflexion profonde sur l'impact coercitif de l'image comme outil de propagande : dans l'un et l'autre cas, la préoccupation du développement est centrale. Cette réflexion se poursuit aujourd'hui à travers un texte comme **La Fabrique de cérémonies** de Kossi Efoui, qui montre le lien de continuité entre l'image du sous-développement (voire du désastre) et le développement d'une industrie des médias *trash*⁶. L'image du sous-développement est la contrepartie de l'image du développement. Dans l'ordre de l'image, il est toujours possible de basculer de la malnutrition à l'abondance, c'est même précisément les deux états terminaux qui permettent à l'image de donner toute sa mesure.

Un grand romancier tanzanien comme Euphrase Kezilahabi a su montrer les impasses des tentatives de systématisation du développement. La littérature moderne swahilie, qui n'a jamais renoncé à la question de la valeur, pose un regard aigu sur les différents modèles de développement. La politique *Ujamaa* initiée en Tanzanie par Nyerere était totalement tournée vers un idéal de

L'impact coercitif de l'image comme outil de propagande.

2. Voir par exemple **Le Rescapé d'Ethylos** de Mamadou Gologo (Paris, Présence Africaine, 1963) ou encore **L'Initié** d'Olympe Bhély-Quénem (Paris, Présence Africaine, 1979).

3. On se souviendra du titre de l'écrivain nigérian Nkem Nwankwo, **Ma Mercedes est plus grosse que la tienne** (Paris, Le Serpent à Plumes, 1999).

4. Paris, Buchet-Chastel, 1975.

5. Dakar, NEAS, 1979.

6. Kossi Efoui, **La Fabrique de cérémonies**, Paris, Seuil, 2001.

développement intégré et autonome⁷. Or il n'existe de développement rationnel que dans l'ordre modélisé de l'image. Le dernier roman de Kezilahabi, situe son intrigue après une explosion nucléaire et dit la nécessité de repenser un rapport au réel dégagé de cette obsession du progrès. Sur le tableau noir de l'école en ruine de son village abandonné, le protagoniste trouve cette inscription : « *À ceux qui vont survivre. Ne faites pas la même erreur que nous. On nous a enseigné mais nous n'avons pas été éduqués. Nous n'avons pas su maîtriser le flux de la science et de l'économie dès lors que les politiciens ont pris le dessus. Tout ce que vous voyez est un mémorial de notre bêtise. Honte à nous qui marchons sur deux jambes !* »⁸ C'est la façon dont une idéologie d'État arraisonne la science et l'économie qui est ici dénoncée comme tentation politique. L'idée d'un modèle de développement, aussi rationnel et mesuré soit-il, porte avec elle les dangers de l'image que la littérature fait apparaître. Le développement ne se conjugue plus à la forme pronominale, comme dans le titre du gros roman de Jean-Marie Adiaffi : **Silence, on développe**⁹.

Précisément parce que la littérature travaille sur les discours et sur l'image, elle est en mesure de montrer les limites de tout modèle autonome de développement. Elle peut faire apparaître les ratés et les dérives de ces processus livrés à eux-mêmes. La tentation utopique, qui consiste à proposer des représentations du développement, a rapidement été court-circuitée par une réaction au modèle, une pension toute littéraire à explorer l'envers du décor.

L'envers du décor

S'il paraît bien banal de faire le constat que le développement ne se met pas toujours au service des sociétés ou des pays concernés, il est une façon propre à la littérature de poser le problème crucial de son intégration à l'intérieur du continent africain. Sa capacité à se fondre dans une réalité écologique, sociale, culturelle, etc. est un autre type de problème. C'est sans doute la grande perversité de l'écriture littéraire de toujours livrer l'envers de ce dont elle parle. Il y a un envers du développement touristique, un envers du développement économique, et même un envers du développement culturel. Le type de développement propre à toute œuvre littéraire est incapable d'épouser les logiques sectorielles qui propulsent les sociétés modernes dans la voie sacro-sainte du « développement ».

Il n'est pas d'image qui ne porte avec elle son envers, qui n'est pas son image inversée, mais qui est constituée de la façon dont la

Repenser un rapport au réel dégagé de cette obsession du progrès.

« On nous a enseigné mais nous n'avons pas été éduqués. »

La grande perversité de l'écriture littéraire de toujours livrer l'envers de ce dont elle parle.

7. La politique « Ujamaa » a été lancée par Julius Nyerere à la fin des années 60 en Tanzanie, elle cherchait les voies d'un développement socialiste à l'africaine s'appuyant sur les principes de solidarité et d'autonomie. Le projet politique a trouvé ses limites dans les déplacements contraints de populations, liés à création de villages ujamaa au cours des années 70.

8. Euphrase Kezilahabi, **Mzingile**, Dar es Salaam University Press, p. 53. Traduction à paraître chez Anaéditions.

9. Jean-Marie Adiaffi-Adé, **Silence, on développe**, Paris, Nouvelles du Sud, 1992.

réalité a dû se réagencer pour permettre à l'image de s'imposer. L'envers du développement, les réalités socio-économiques, les problèmes de croissance sont des composantes qui entrent de plain-pied dans l'œuvre littéraire au même titre que l'odeur de la terre après la pluie, les problèmes de couple de tel protagoniste ou tout autre détail de tel ou tel récit. Le train que les autorités coloniales offrent au roi Djigui dans **Monnè, outrages et défis**¹⁰ est à la fois un outil de développement et un « joujou » pour un souverain auquel le dispositif colonial ne laisse pas d'autre choix que l'infantilisation. Dans l'épisode du train de *Monnè*, tous les paramètres trouvent leur place. Le système de communication mis en place par la colonisation a son siège en Europe : la ligne que le Gouverneur veut construire n'est que le terminal d'un immense réseau que Djigui découvre lors de son voyage en France : « *Je voulais tout voir, tout connaître, tout toucher, tout admirer ; mais partout je ne trouvais que des trains. Nous prîmes le train pour en rencontrer d'autres ou nous faire dépasser par d'autres trains. Nous admirâmes les tunnels, les ponts, les palais construits pour le train. À Paris les trains circulaient sous et sur terre ainsi que dans le ciel.* » (p. 103). Djigui découvre en France l'image d'un développement harmonieux qui le fascine. C'est sous forme de cauchemar que l'impensé du développement va se manifester : « *Cinq requins géants happèrent Djigui qui dégagea ses jambes tuméfiées par des chiques grouillantes et sautillantes. Des éclats de pierres le déchirèrent par mille plaies béantes et répugnantes ; l'humidité lui monta dans le corps, ballonna son ventre, termita ses poumons. Il cria au secours, tua des sacrifices ; des flots de sang l'emportèrent. Il prononça des prières qui ricochèrent sur des amoncellements de cadavres.* » (p. 89). Les milliers de victimes de la construction de la ligne de chemin de fer, ces passés sous silence du développement, reviennent hanter les nuits de Djigui, ils sont l'envers de la mise en image d'une Afrique « moderne ».

Les réalités socio-économiques sont des composantes qui entrent de plain-pied dans l'œuvre littéraire.

De l'utopie à la « techno-fiction »

Dans les romans d'Amos Tutuola, des monstres à tête de télévision¹¹ vivent en pleine brousse, totalement indifférents à une quelconque différence de nature entre l'ancien et le nouveau, entre la tradition et la modernité, etc. Alors que la littérature utopique cherche des agencements entre un développement technologique et une cohérence sociale globale, dissocier la question de l'innovation technologique de celle du développement est un des axes forts de la littérature africaine. On trouve chez Sony Labou Tansi ce même point de vue apocalyptique qui fait éclater la belle cohérence

Dissocier la question de l'innovation technologique de celle du développement.

10. Ahmadou Kourouma, **Monnè, outrages et défis**, Paris, Seuil, 1992.

11. On rencontrera une « fantôme à la main-télévision » dans **Ma vie dans la brousse des fantômes**, d'Amos Tutuola, Paris, Belfond, p. 155.

des discours du développement, tout en récupérant les retombées technologiques dans des agencements nouveaux : « *Ce siècle, je le remets sur ses socles, en allant plus loin que la comédie techno-scientiste* »¹². C'est précisément au nom de l'avenir que Sony s'en prend aux développeurs et aux intellectuels qui s'en imaginent responsables. Le mot d'ordre du développement, au nom de l'allègement des souffrances des peuples, sert encore souvent d'alibi. Cela paraît désormais évident pour la période coloniale, les romanciers contemporains nous rappellent que les choses n'ont pas vraiment changé. Contrairement aux écrivains de la période des indépendances, les écrivains d'aujourd'hui semblent avoir abandonné la phraséologie propre aux discours du développement au profit d'une appropriation des outils techniques.

C'est à la fois dans le meilleur et dans le pire des sens qu'il est possible de considérer le continent africain comme un laboratoire du développement. La façon dont de nombreux projets initiés très officiellement se sont embourbés de façon dérisoire, révélant le plus souvent l'ampleur du malentendu entre les parties prenantes, invite de nombreux économistes à un afro-pessimisme auquel ils semblent résignés. Mais la littérature nous apprend à regarder dans les interstices de ces trop visibles statistiques et des drames humains qui y sont corrélés, pour nous faire voir les grands enjeux éthiques qu'ils dissimulent. Qu'ils le proclament ou non, les plus grands écrivains africains sont des moralistes. C'est dans cette perspective qu'ils s'intéressent à la façon dont les idéologies du développement ont tenté de se greffer sur le continent, et surtout comment celui-ci a réagi, et continue de réagir, par une appropriation décentralisée et non programmée des techniques. Les écrivains nous rappellent qu'il existe un usage des techniques qui peut être déviant par rapport aux modèles de développement. On aura du mal à trouver chez Fatou Diome ou chez Bessora la trace d'une nostalgie d'une période « prétechnologique ». **Pétroleum**, le dernier roman de Bessora, constate l'imposture d'un développement à l'échelle nationale garanti par Elf-Gabon, tout en racontant la façon dont la technologie fait désormais corps avec la vie des gens. Ainsi fait-elle parler un de ses personnages : « *J'aime cette ambiance..., dit-elle d'une voix suave. Toutes ces machines... ces tubes... ces camions... ça sent le bitume et l'humanité compressée... Oh ! J'aperçois même un trépan là-bas ! Il n'y a que dans ce genre d'atmosphère que je me sens bien... c'est comme à la maison.* »¹³ C'est du côté de ces usages qu'il faut aller chercher les innombrables foyers de créativité et d'innovation qui travaillent de façon microscopique le continent africain et qui

**Le mot
d'ordre du
développement
sert encore
souvent d'alibi.**

12. Sony Labou Tansi, **Le Commencement des douleurs**, Paris, Seuil, 1995, p. 103. Un bel exemple d'appropriation dans ce même roman : « *Trois semaines d'assises furieuses sous l'arbre à palabre de béton, œuvre de l'architecte Claude, mélange de voûtes audacieuses, de cabrements d'ogives, de projections diverses, mélange de ferraille, de cuivre et de mortier, mariage d'hier et de demain, ouvrage définitif jeté comme une aventure sur le pont des temps. Ce palais de la palabre répétait à haute voix la seule chose que Hondo-Noute sût sans ambages ni ambiguïté : on nous avait piqué cinq siècles.* » (p. 14).

13. Bessora, **Pétroleum**, Paris, Denoël, 2004, p. 271.

sont peut-être davantage porteurs d'avenir que bien des modèles prospectifs concernant le développement du globe.

Par-delà les images du monde, par-delà le chaos postmoderne, par-delà la tentation nihiliste engendrée par l'échec d'un certain nombre de grands projets de développement, il y a une histoire beaucoup plus ample, qui récupère les débris des aventures passées et nous apprend à vivre avec.

Xavier GARNIER

Université de Paris XIII

Lecture et culture : des « armes » du développement

Entretien avec Alpha Oumar Konaré

Propos recueillis par Dominique Mondoloni

C'est à l'issue d'une audience accordée il y a quelques mois à Addis-Abéba à Dominique Mondoloni – alors rédacteur en chef à *Notre Librairie* – que l'idée d'un entretien avec le président de la commission de l'Union Africaine s'est imposée. La conviction avec laquelle le Président Konaré a souligné l'importance du livre et de l'écrit dans le développement durable du Continent était suffisamment forte pour que nous souhaitions la porter à la connaissance des lecteurs de la revue. Au moment où le continent africain est en proie à des difficultés majeures pouvant paraître toutes prioritaires, un tel message est riche de sens et trouve naturellement sa place dans le thème du présent numéro.

Dominique Mondoloni :

Votre attachement au livre et à la lecture est ancien et connu. D'où vient-il d'après vous ?

Alpha Oumar Konaré :

Cela remonte à ma petite enfance, à Kayes. Mon père était maître d'école et j'ai vécu dans ses livres et ses cahiers de préparation. Avant même d'être inscrit à l'école, j'accompagnais souvent mon père, portant son matériel didactique, des livres en l'occurrence. Il m'arrivait, à l'âge de trois ou quatre ans, de rester dans sa classe, au fond de la salle parmi les grands. La classe de mon père et l'école coranique m'ont, pour ainsi dire, servi de crèche. Lorsque je fus inscrit à l'école, après les cours et pendant les vacances, mon père nous astreignait à la lecture. C'était une façon de nous remémorer ce que nous apprenions, de nous entraîner à la découverte du monde. Je dois avouer que les moments de lecture en classe étaient des moments de délices pour moi. Il existait à l'époque une matière qui s'appelait « lecture ». On nous y apprenait à lire : lecture silencieuse, lecture à haute voix. Le samedi matin était souvent consacré à des séances de lecture de contes. Quel régal que

la lecture des **Contes de la Brousse et de la Forêt** ! Les livres de René Davesne ont accompagné toute mon enfance, ainsi le syllabaire **Mamadou et Bineta**. Mes amis d'enfance et moi, nous avons tous grandi avec ce livre.

Il y avait également **La famille Diawara** avec de nouveaux et chers compagnons : Ali, Doudou, Mariétou.

Enfant curieux, je n'ai pas tardé à m'approprier la bibliothèque du père, où j'ai retrouvé un livre utilisé par mes aînés : **Moussa et Gigla**.

Dominique Mondoloni :

Votre trajectoire professionnelle et politique au Mali est, elle aussi, accompagnée par le livre et l'écrit. Quels en sont les temps forts ?

Alpha Oumar Konaré :

Les temps forts se situent à plusieurs niveaux. D'abord, il y eut le passage au ministère de la Culture. De mon statut de simple fonctionnaire à celui de ministre de tutelle, j'ai aidé à la conception et au lancement de « l'Opération Lecture Publique ». L'objectif était alors de mettre à la disposition de cinquante cercles¹ (aujourd'hui les préfectures) des bibliothèques

pour encourager la lecture publique. Cela n'aurait pas été possible sans Dominique Vallet, coopérante française et grande Malienne, et son équipe malienne, totalement engagée à nos côtés.

En 1979, en tant que chef de division du patrimoine ethnographique et historique, nous avons mis en place la Folima (Foire du Livre du Mali), à l'époque, la première et la seule foire du livre dans toute la région.

Plus tard, de mon mandat de président de la République du Mali, je retiendrais le fait d'avoir étendu l'opération lecture publique aux tout petits et d'avoir initié un programme de bibliothèques en langues nationales maliennes.

Dans ma vie civile, j'ai eu la chance d'initier avec d'autres l'expérience « Jamana ». C'est une coopérative multidimensionnelle, avec une librairie, un centre de documentation, une maison d'édition, un espace de débat et d'échange, une structure de production de journaux écrits et oraux, tant en français que dans nos langues nationales.

Dominique Mondoloni :

Y a-t-il des zones d'ombres, des regrets ?

Alpha Oumar Konaré :

La culture ne souffre pas les longues ruptures, et le Mali en a souvent connues. Nous avons essayé au mieux de mobiliser les relais qui portaient la culture, le livre. Malgré la rubrique budgétaire « Aide à la Création » que nous avons mise en place, j'ai le sentiment que nous aurions pu apporter un soutien plus fort à l'édition, un secteur nourricier. La mise en œuvre des prix nationaux de promotion de la lecture a manqué de suivi. La protection de la propriété intellectuelle et des droits d'auteurs était, pour moi et mes différentes équipes, un chantier que nous ne pouvions pas ne pas aborder, mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine.

Dominique Mondoloni :

Dans vos fonctions actuelles à l'Union Africaine, vous êtes confronté à des questions majeures comme le Darfour, le sida, les criquets pèlerins. Reste-t-il un espace pour la littérature ?

Alpha Oumar Konaré :

La lecture, la culture ne sont pas dissociables de l'environnement politique et économique en général. Quand les questions structurantes ne sont pas réglées, la lecture, la création en sont sérieusement affectées. Il faut reconnaître que sans quiétude, il est difficile de se consacrer à la littérature. Pourtant, celle-ci est une arme morale et spirituelle, elle combat l'isolement et aide aux contacts, à l'échange, au dialogue. Le combat pour un Darfour pacifié, celui contre le sida, participent de la lutte pour une Afrique plus prospère, plus stable, avec une prise en compte de tous les secteurs d'activité dont ceux de la création, de la culture, du livre et de la littérature.

Dominique Mondoloni :

Ce numéro de la revue s'intitule « littérature et développement ». Comment caractériseriez-vous, dans l'Afrique du XXI^e siècle, cette relation ?

Alpha Oumar Konaré :

De la même manière que pour les siècles précédents, pour ce qui concerne en tout cas les sociétés africaines. Le savoir, sa production, ses détenteurs et ses réseaux ainsi que l'imaginaire – et donc en partie la littérature –, jouissent d'un grand respect en Afrique. Ainsi qu'ailleurs, me semble-t-il. Il est cependant clair pour moi que cette relation se traduit en défis. Je vous en donne essentiellement deux : comment protéger et valoriser le savoir africain en perte, y compris la riche tradition orale ?

Comment renforcer les programmes d'éducation sur notre continent, pour un jour atteindre la masse critique par laquelle la production littéraire sera durable, donc basée sur la demande du grand public ?

Dominique Mondoloni :

Le livre jeunesse doit-il faire l'objet d'un effort spécifique ?

Alpha Oumar Konaré :

D'un effort spécifique, certainement ! Nous nous étions engagés depuis longtemps dans cette voie en publiant des livres jeunesse adaptés aux enfants du Mali et d'Afrique, en collectant contes et légendes du terroir, en les transcrivant souvent et en les traduisant pour en tirer

la substance d'un livre. Nous organisons même des veillées et des rencontres pour nourrir nos démarches. Mais pour que le livre jeunesse s'épanouisse, il faudrait qu'il soit soutenu par des partenaires financiers et institutionnels. C'est seulement dans ces conditions que le plus grand nombre d'enfants pourrait avoir accès au livre. Ceci est fondamental afin de réduire la misère intellectuelle qui entoure l'enfance dans nos pays et afin de lutter contre les agressions culturelles dont elle est victime. Je suis convaincu que le lien qui existe entre l'écrit à travers le livre, l'oralité à travers la radio, l'image à travers la télé, aidera beaucoup dans ce sens.

Dominique Mondoloni :

La situation actuelle de l'édition est-elle un sujet de préoccupation pour l'Union Africaine ?

Alpha Oumar Konaré :

Oui. Il faut aider les professionnels à mieux s'organiser. Il faut aider à la formation, si essentielle dans ce domaine. Il faut réduire les taxes à l'importation sur les matériaux d'édition. Il faut un appui financier pour soutenir la publication. Il faut aider à organiser les circuits de diffusion. Et le livre africain doit nourrir l'école africaine. Aider à l'appropriation publique est essentiel, à travers des salons et foires du livre, des espaces pour l'écrit en langues nationales, des espaces d'échanges interafricains entre les producteurs et une plus grande participation des éditeurs africains aux rencontres internationales. L'Union Africaine a un agenda pertinent pour la promotion de la culture, du livre et du savoir. Pour nous, ces aspects sont liés. Il y a des projets que nous pensons particulièrement structurants dans le domaine de la production littéraire et du livre. « L'École Africaine des Métiers de l'Écriture » que nous envisageons sera un espace de rencontre, de partage et de formation pour mieux porter la créativité africaine. La protection et la valorisation des savoirs locaux est aussi un axe important. Le savoir local et le *medium* qui le porte (l'oralité) sont, comme vous le savez, les mamelles de l'écrit en Afrique. En ce qui concerne l'édition, notre ambition est de lancer une Maison Panafricaine d'Édition. Ce serait pour nous la meilleure manière de rendre justice à

ceux qui, dans ce domaine, ont porté la voix africaine malgré les difficultés : « Présence Africaine », ce monument qui fait désormais partie de notre patrimoine, nos amis éditeurs français et les éditeurs africains en général, tant les jeunes qui ont choisi ce métier en dépit de ses contraintes, que les moins jeunes qui n'ont jamais cessé d'y croire.

Dominique Mondoloni :

Quels auteurs vous ont plus particulièrement marqué ?

Alpha Oumar Konaré :

Des auteurs français, parmi les classiques comme Corneille, Racine, Molière. Je n'oublierai pas Hugo, Maupassant, Aragon. J'ai beaucoup apprécié **La Mère** de Maxime Gorki. Mais bien sûr, j'ai mes grands écrivains africains : Seydou Badian Kouyaté, Massa Makan Diabaté, Moussa Konaté, Fily Dabo Sissoko, Birago Diop, Sembène Ousmane. Et quelques découvertes tardives mais fortement appréciées : Senghor, Césaire, Maunick...

Dominique Mondoloni :

Parmi vos lectures récentes, avez-vous retenu un ouvrage particulier d'un auteur africain ?

Alpha Oumar Konaré :

J'en ai lu beaucoup ces derniers temps, parce que la lecture reste une passion pour moi et le meilleur moyen de relaxation. Je peux vous parler de celui que je lis en ce moment : **Sénégal : la cuisine de ma mère**, par Youssou N'Dour. Quel livre ! Quelle richesse ! Et quel régal ! L'envie de passer à table ou de se retrouver autour du plat commun, à l'africaine, ne vous lâche pas. Un vrai moment de partage, de convivialité et même d'exaltation.

**Propos recueillis par
Dominique MONDOLONI**

Note de lecture

Alpha Oumar KONARÉ,

un Africain du Mali Entretiens avec Bernard Cattaneo

Paris, Cauris éditions,
2004, 178 p.

14 €

Le livre est d'abord né d'une rencontre : celle d'un président de la République malienne, musulman, et d'un journaliste français, directeur d'un journal catholique. Si les hommes politiques et les journalistes ont l'habitude de se côtoyer, cette rencontre-ci paraît à première vue improbable. Qu'elle donne naissance à un livre l'est encore plus. Pourtant, quand, en 2002, Bernard Cattaneo propose à Alpha Oumar Konaré, tout récemment retiré de la présidence de la République, de publier une série d'entretiens, ce dernier accepte « sans hésiter ».

En effet, plusieurs choses semblent lier ces deux personnages. Président de la Fédération française de la presse catholique et directeur du groupe de presse *Courrier français*, Bernard Cattaneo a également été, pendant huit ans, directeur général des *Classiques africains*, qui édite et diffuse des ouvrages scolaires en Afrique francophone. En ancien instituteur, Alpha Oumar Konaré n'est pas insensible aux questions d'éducation – c'est d'ailleurs l'un des grands chantiers auxquels il s'est attelé pendant ses deux mandats présidentiels, entre 1992 et 2002. Dans le livre, il revient longuement sur ses actions, en regrettant de ne pas avoir trouvé le consensus nécessaire pour mener à bien tous les projets entamés.

Au-delà des bilans politiques, c'est le parcours personnel de l'ancien instituteur devenu militant qui est au cœur des entretiens. Alpha Oumar Konaré parle de son enfance dans une famille polygame, de son père enseignant qui lui a transmis la vocation, de l'éducation basée sur les « *valeurs de solidarité, de communion et d'hospitalité* ». Très jeune, le choix d'enseigner lui apparaît comme une évidence. Dès 18 ans, il est affecté maître d'école à Kayes, dans l'établissement que son père avait dirigé.

Après des études plus poussées à l'École normale supérieure qui l'orienteront vers l'histoire et l'archéologie, le jeune Konaré reçoit une bourse et se retrouve avec sa jeune épouse en Pologne. Il parle de ce séjour avec tendresse, avec une légère pointe d'ironie. En effet, au jeune marxiste qu'il était, les années en Pologne furent une révélation : « *Ce système à l'aspect doctrinaire, mécanique, qui fait rêver, qui me faisait rêver au paradis sur terre, j'en suis sorti dubitatif, et j'ai compris que pour mener à bien ce combat, il fallait le mener avec les hommes tout en tenant compte de leur aspiration spirituelle.* »

La spiritualité, justement. Devant les questions de Cattaneo, l'ancien président n'hésite pas à évoquer la diversité religieuse du Mali, les vertus du dialogue et, sur un ton plus intime, sa propre relation à Dieu. Ce sont certainement ces réflexions plus personnelles qui font l'intérêt du livre pour un lecteur déjà familier avec le personnage politique. À travers les questions de Cattaneo, dans

lesquelles on sent une profonde admiration pour la personnalité et l'action d'Alpha Oumar Konaré, le lecteur découvre un homme, époux et père de famille, avec ses désillusions et ses rêves, ses regrets et ses joies, ses contradictions et ses convictions.

Taina TERVONEN